



LES

ARTS

La chronique de Lise Bissonnette
Page B 3

Médias Page B 3

Cinéma Page B 4

Vitrine de la vidéo Page B 5

Disques classiques Page B 7

Francofolies Page B 8

Vitrine du disque Page B 8

Arts visuels Page B 9

Grilles télé du week-end Page B 12

Agenda culturel Page B 13

Formes Page B 14



CINÉMA



Woody au-delà des masques

On doit à la cinéaste new yorkaise Barbara Kopple le délicieux documentaire sur Woody Allen *Wild Man Blues*. En 1996, sa caméra l'a suivi en tournée européenne avec son groupe de jazz. Le film, qui sort dans nos salles vendredi prochain, révèle par la bande l'intimité du plus névrosé des cinéastes américains.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quand un ami de Chicago l'a approchée pour réaliser un documentaire sur la tournée européenne de Woody Allen avec son orchestre de jazz, elle a bondi d'enthousiasme. Allen est un homme qui se cache derrière ses films, se réinvente à travers eux, encore plus névrosé que dans la vraie vie peut-être, mais allez savoir. Derrière le mythe, les procès, les témoignages de Mia Farrow, la cinéaste y a vu l'occasion rêvée de découvrir un homme insaisissable. Elle ne l'avait jamais rencontré, le connaissait par ses films et vice versa. Barbara Kopple est l'une des documentaristes les plus connues d'Amérique, ayant découvert et révélé tant de visages cachés de sa société. Deux de ses films furent oscarisés, *American dream* et *Harlan County USA*. Aux yeux de Barbara Kopple, le documentaire qui met à jour des réalités cachées est appelé à durer davantage que la fiction. Ce qui ne l'empêche pas de préparer deux films de fiction, un genre qu'elle avait abordé uniquement jusque-là par le biais de la télévision.

De vraies personnes

Cinéaste contre cinéaste. Le contact entre eux s'est fait aisément. *Wild Man Blues* suit la seule et unique tournée européenne qu'a faite Woody Allen avec son orchestre de Dixieland, à travers dix-huit villes dont Londres, Venise, Genève, Madrid, d'un hôtel, d'une salle de spectacle, d'une réception à l'autre aux côtés de sa jeune épouse Soon-Yi.

«Sans doute a-t-il accepté de participer au documentaire parce qu'il croyait que le film porterait uniquement sur sa musique», explique Barbara Kopple, rejointe à New York au bout du fil. Telle n'était pas toutefois l'intention de la documentariste: «Je voulais montrer qui cet homme est réellement, au-delà des masques. Il m'a facilité la tâche, ayant très vite oublié la présence de la caméra. Voyez-vous, Woody Allen avait d'autres sujets de préoccupation au moment de cette tournée. Immense star en Europe, bien davantage qu'aux États-Unis, il devait composer chaque jour avec l'ardeur de ses fans. Ça le renversait, ce culte qu'il suscite là-bas. Il ne parvenait pas à croire. Tant de témoignages d'amour le rendaient heureux forcément mais nerveux aussi. Alors il ne faisait pas attention à nous. Nous étions une équipe très légère, quatre ou cinq personnes, moins parfois jusqu'à l'heure des spectacles, je m'occupais moi-même du son. Woody avait pris l'habitude de nous voir là et vivait sa vie simplement auprès de Soon-Yi, de son orchestre.»

«Le film démontre qu'au-delà du scandale soulevé par sa liaison puis son mariage avec Soon-Yi, ils forment un couple comme les autres, uni d'ailleurs. Dans *Wild Man Blues*, le spectateur peut les voir comme de vraies personnes plutôt que des créations de l'esprit. Elle surtout, que l'on connaissait si mal, se révèle vraiment charmante, attentionnée.»

VOIR PAGE B 2: WOODY



Annette VI, 1962

The Metropolitan Museum of Art, New York, don de M. et Mme Joseph B. Zimmerman, 1981
© Alberto Giacometti / SODRAC (Montreal) 1998

Alberto Giacometti

ou la solitude plurielle

Le Musée des beaux-arts de Montréal accueille 73 sculptures, 36 peintures et 60 dessins constituant la première rétrospective Giacometti organisée en Amérique du Nord. Jusqu'au 18 octobre.

BERNARD LAMARCHE

Les amateurs de sculpture moderne sont choyés cet été au Québec. Après que le Musée du Québec ait ouvert en grandes pompes la semaine dernière sa très publicisée exposition Rodin, qui dès le premier week-end a attiré près de 10 000 spectateurs, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) entamait son été avec l'exposition Alberto Giacometti. Aux formes naturalistes du maître du XIX^e siècle, succèdent le climat symboliste du sculpteur suisse. Giacometti (1901-1966) ouvre la voie à des représentations existentielles. Si l'on file la comparaison forcée par une situation exceptionnelle dans le paysage de la muséologie québécoise, disons que la vision dramatique de la condition humaine de celui qu'on annonce sans ambages comme «le plus grand sculpteur du XX^e siècle» se retrouve à côtoyer la plénitude des formes du «monument Rodin». L'assertion ne sera remise en cause que par la principale thèse de l'exposition, à savoir que le talent incommensurable de l'artiste n'aura jamais été cantonné à la seule sculpture.

Les 73 sculptures, 36 peintures et 60 dessins exposés constituent la première — et la dernière? — rétrospective Giacometti organisée en Amérique du Nord. On doit l'accrochage à Jean-Louis Prat, actuel directeur de la Fondation Maeght de Paris, principal foyer de collectionnement des œuvres de Giacometti, qui n'en est pas à sa première collaboration avec l'institution de la rue Sherbrooke. Pour cette première nord-américaine, Prat a choisi la solution de la monographie, qui prend ici les traits de la rétrospective classique. Des années de formation au dernières œuvres en passant par la reconnaissance internationale, les jalons importants de la vie et de la pratique de Giacometti sont rendus à même le découpage des salles. Se relaient salle par salle les différentes étapes identifiées par Prat: *La jeunesse et les années de formation*, *Entre le cubisme et le surréalisme*, *Le retour à la figuration*, *Entre la forêt et la clairière*, *La reconnaissance internationale*, *Les femmes de Venise* — une salle-parenthèse consacrée au projet de la Biennale de Venise de 1956 —, *L'homme qui marche*. *Les grandes œuvres de la maturité*, *Dernières années*, *dernières œuvres*. *La quête d'un regard*.

Finalement, en accord avec l'accent mis dans l'exposition sur l'idée que Giacometti était un aussi doué dessinateur et peintre que sculpteur, la dernière salle expose une série de lithographies pour un album, *Paris sans fin*, dont il a écrit le texte, publié en 1969 par l'éditeur Michel Tériade. Giacometti meurt le 11 janvier 1966.

VOIR PAGE B 2: GIACOMETTI

Annette, 1962

The Museum of Modern Art, New York, The Sidney and Harriet Janis Collection, 1967
© Alberto Giacometti / SODRAC (Montreal) 1998

ARTS

GIACOMETTI Talent multiple

SUITE DE LA PAGE B 2

Sans conteste, l'exposition étale le talent de cet artiste dont plusieurs ne retiennent que la production tridimensionnelle, et ignorent la qualité de sa production picturale, qui atteint en nombre, Prat insiste là-dessus, la même importance que l'œuvre sculpté.

Ses compositions filiformes partagent avec celles du sculpteur Julio Gonzalez (1876-1942) un style d'inspiration cubiste qui s'accompagne de références au surréalisme. Or, plutôt que de privilégier une manière de constructivisme que retient également Gonzalez, c'est vers les empâtements de matière que se tournait Giacometti, alors que dans les années trente, il revenait au travail à partir de modèles. Entre 1935 et 1945, l'art de Giacometti change radicalement d'orientation. Ses formes vont s'évider, deviendront solitaires, comprimées. Ses frères silhouettes de marcheurs, grâces bien que psychologiquement très chargées, animées d'un mouvement fragile vers l'avant, semblent complètement ignorer la présence des autres, ne rencontrant les regards qu'à la dérobée. «La solitude, dira Giacometti, est plurielle». Ce sont ces transformations que tente de mettre en relief la salle qui isole ce que Prat a choisi de nommer «un retour à la figuration».

Picasso disait de Giacometti qu'il s'agissait du seul ar-

tiste digne de renom à pouvoir se mesurer à lui. Jean-Paul Sartre, de son côté, avec lequel il s'était lié d'amitié, peut-on lire dans le catalogue produit par le MBAM, disait de lui «qu'il sait que "les monstres par l'art imités" ne provoqueront jamais chez les spectateurs que des terreurs factices. Pourtant, il ne perd pas espoir: un jour, il nous montrera un portrait de Diego tout pareil aux autres en apparence. Nous serons prévenus, nous saurons que ce n'est qu'un fantôme, une vaine illusion, prisonnière de son cadre. Et pourtant, ce jour-là, nous ressentirons, devant la toile muette, un choc, un tout petit choc. Celui-là même que nous ressentirons quand nous rentrons tard et qu'un inconnu s'avance vers nous dans la nuit; alors, Giacometti saura qu'il a fait naître par ses peintures une émotion réelle et que ses simulacres, sans cesser d'être illusoire, ont eu, quelques instants, de vrais pouvoirs. [...] S'il n'y parvient pas, c'est que personne ne peut y parvenir. Personne, en tout cas, ne peut aller plus loin.»

Biographie

Diego, c'est le frère de l'artiste. Celui qui, comme sa mère et son autre frère Bruno, servira de modèle à l'artiste, tant pour ses sculptures que pour ses toiles. L'exposition met largement l'accent sur la vie de l'artiste. Vrai que dans le cas de Giacometti, le biographique a considérable-

ment déterminé la manière. Dans le catalogue de l'exposition, Valerie Fletcher, conservatrice au Hirshhorn Museum and Sculpture Garden de Washington, spécialiste du corpus des œuvres de l'artiste, insiste sur le fait que certaines œuvres de jeunesse «sont révélatrices de l'intériorité de l'artiste, regorgeant de sombres souvenirs de famille, d'angoisses de mort obsédantes et de fantasmes de désir, de frustration ou de plaisir sexuel.» Un rapport à la vie inquiète de Giacometti que tout du long l'exposition cherchera à développer.

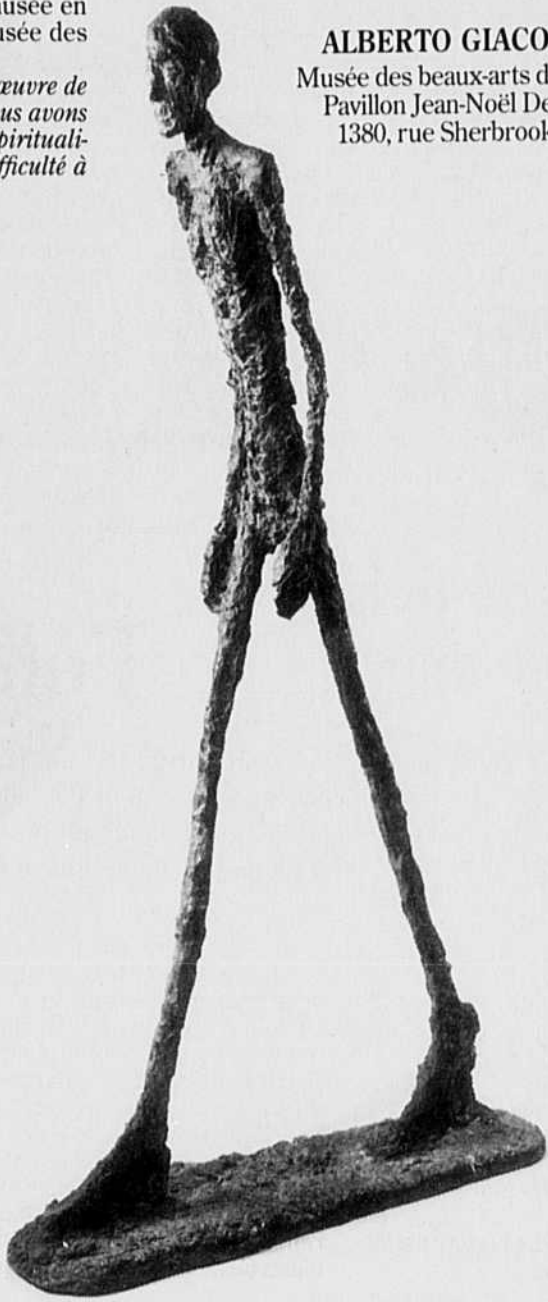
Jean-Louis Prat situe la chronologie de l'exposition à la suite des influences premières de l'artiste à se coltiner aux symbolistes suisses. A cette enseigne, le projet de l'exposition, dont la responsabilité revient à Pierre Théberge, n'est pas en rupture avec certaines des grandes lignes directrices de la programmation qu'il a soutenue au fil des ans. On se souvient du fait d'armes que demeure Paradis perdu: L'Europe symboliste. «Je crois beaucoup à l'âme», souligne Théberge qui quittait la direction du musée en janvier dernier pour diriger les destinées du Musée des beaux-arts d'Ottawa.

«C'est le lien entre l'exposition Paradis Perdu, l'œuvre de Giacometti ou encore celle de Georges Segal, que nous avons également présentée. Giacometti est préoccupé de spiritualité. Il exprime l'être humain dans sa fragilité. Sa difficulté à

approcher l'être me fascine. Une tension qui grandit au fur et à mesure qu'il essaie de le traquer, de le caser. S'il y a une continuité, c'est dans l'âme que je la verrais. Le lien avec le symbolisme est également historique, par la figure du père de Giacometti. Par ailleurs, il parle de ce qu'il connaît profondément, de sa famille, tout comme Segal. De même que Duane Hanson, aussi exposé au Musée, qui traite du désarroi de l'homme contemporain, du difficile rapport qu'il entretient avec son milieu.» Théberge annonce qu'il poursuivra dans ce sens, alors qu'il nous confiait que le Musée des beaux-arts d'Ottawa organise pour 2001 une exposition des œuvres de Gustave Klimt.

Pour accompagner Giacometti, par contre, on retiendra ces lignes de Jean Genet, qui lui aussi posa longtemps pour Giacometti, au sujet d'un de ses portraits: «Vu à vingt mètres, chaque portrait est une petite masse de vie, dure comme un galet, boursée comme un œuf qui pourrait sans effort nourrir cent autres portraits.»

ALBERTO GIACOMETTI
Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest



Homme qui marche I, Bronze, 1960, Fondation Marguerite et Aimé Maeght, Saint-Paul, © Alberto Giacometti/SODRAC (Montréal), 1998.

Audioguides à volonté

LE DEVOIR

Pour une fois qu'on peut parler d'une véritable percée technologique en ces pages, n'hésitons pas. Le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) annonce le retour des audioguides pour la première fois depuis 1995 lors de l'exposition Paradis perdu: L'Europe symboliste. Ce qui n'est rien en soi. C'est sans compter sur la fine pointe de la technologie sous laquelle est placé ce retour. Plutôt que d'utiliser les cassettes audio qui limitaient les déplacements des visiteurs, on a choisi comme support le disque optique. Permettant au promeneur de déambuler à sa guise, l'appareil donne la possibilité de programmer son propre parcours sans avoir à renoncer au commentaire accompagnateur. Si l'affaire n'est pas nouvelle, c'est toutefois la première fois que

cette technologie utilisée ailleurs fait son entrée au MBAM.

Les textes, rédigés à partir des essais du catalogue par Hélène Lamarche du Musée des beaux-arts de Montréal, sont prononcés par Dorothea Berryman et Yves Soutière pour la version française et par Liz MacCrea et Neil Shee, pour la version anglaise. Leur texte appuie le discours biographique que le conservateur a voulu donner à l'ensemble, en plus de contenir des citations d'auteurs ayant gravité autour de l'œuvre de Giacometti, dont Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Jean Genet, pour se clore sur un des textes écrits de la main de l'artiste. Fait à noter, des extraits musicaux du poème symphonique Les Ailes du feu (volet I et II) du compositeur québécois Philippe Legendre accompagnent la narration de l'audioguide. Convivial.

WOODY
Presque intimes

SUITE DE LA PAGE B 2

Film sur Woody Allen donc, mais aussi film sur ses rapports avec la musique, tel apparaît ce Wild Man Blues. Woody confiera à la caméra que s'il avait eu davantage de talent dans cette voie, il aurait embrassé la carrière de musicien plutôt que de cinéaste. Depuis 25 ans, d'abord au Michael's Pub, puis au café Carlyle, tous les lundis soirs, il enfle sa clarinette ou son saxo et plonge dans un bain de jazz en public. La tournée européenne fut une consécration de sa carrière parallèle de jazzman. «Il adore cette musique», précise Barbara Kopple qui prend ces spectacles très au sérieux, accordant une extrême importance à varier d'une fois à l'autre le programme, attentif aux réactions du public, fort consciencieux.

Ces 23 jours passés en compagnie de Woody Allen et de Soon-Yi, évoquent surtout pour Barbara Kopple une immense quantité de travail: «Entre 16 et 18 heures par jour». Forcément, ça crée des liens. Ils sont devenus presque intimes, se revoient.

«On se respectait mutuellement. Jamais, et c'était entendu dès le départ, Woody n'est intervenu dans le choix des scènes, dans le montage. J'avais carte blanche.» La cinéaste a tourné cin-

quante heures. La totalité des spectacles fut enregistrée sur pellicule. Un film, c'est aussi la quête de la substantifique moelle, de cette promenade en gondole à Venise avec Soon-Yi, où Woody, particulièrement comique, révèle ses névroses. C'est parfois la vraie perle trouvée dans l'huile: la scène des scènes, cette rencontre finale du cinéaste avec ses parents à New York, dont je ne vous révélerai pas tout le sel. Disons qu'elle démontre de façon éloquent que nul n'est prophète en son pays et qu'un homme a beau revenir d'une tournée triomphale, il ne saurait impressionner papa et maman pour si peu. «En retournant à la maison, peut-être redevenons-nous tous des enfants», hasarde Barbara Kopple, précisant que si cette rencontre apparaît du plus haut comique aux spectateurs, Woody lui-même la trouve sans doute moins drôle...

En amorçant le tournage de Wild Man Blues, Barbara Kopple a cherché à faire table rase de toutes ses idées préconçues sur le personnage. Comment le perçoit-elle après un mois de si grande intimité? Pas très différent de son image, tout compte fait. «Je le vois comme un homme très drôle, névrosé, charmant, brillant, fragile, fort, et un peu fou.» Mais cela, on le savait déjà.

Festival des Arts
de Saint-Sauveur

du 31 juillet
au 9 août

PROGRAMMATION

Samedi 1 août	Encan bénéfice	17h30 Chapiteau
POUR LA PREMIÈRE FOIS AU CANADA		
Samedi 1 août	Royal Swedish Ballet / 59* North	19h30 Chapiteau
Dimanche 2 août	Royal Swedish Ballet / 59* North	19h30 Chapiteau
Mardi 4 août	Ensemble Amati / Aventure à Trois Temps	19h30 église
Mardi 4 août	Danse Théâtre de Montréal / Bande à Part	21h30 Chapiteau
Mercredi 5 août	Montreal Jubilation Gospel Choir	20h30 Chapiteau
Jeudi 6 août	Compétition de danse	19h00 Chapiteau
Jeudi 6 août	Romulo Larea	21h30 Chapiteau
POUR LA PREMIÈRE FOIS EN AMÉRIQUE		
Vendredi 7 août	Ballet de St-Petersburg et Principal American Dancers	19h30 Chapiteau
Samedi 8 août	Ballet de St-Petersburg et Principal American Dancers	19h30 Chapiteau

INFORMEZ-VOUS SUR NOS CLASSES DE MAÎTRES
RÉSERVATION RÉSEAU ADMISSION: 790-1245 • 1-800-361-4595

INFO-FESTIVAL • 450.227.0427



The Gazette
LE DEVOIR

LES ARTS

Bonheur de pointe

Les viniers et les plats de croustilles étaient vides, les chandelles s'épuisaient aussi, il fallait se résigner. La soirée Callas que la Cinéma-thèque de Montréal avait programmée le 9 juin serait reportée (au 26 juin que je vous conseille) pour cause de panne d'électricité dans le quartier. Le climat vaguement surréaliste des lieux se prêtait bien, toutefois, au lancement par la Phonothèque québécoise du disque *Callas, la diva et le vinyle*, tissage sonore indescrivable du clarinettiste Robert Marcel Lepage et de son compère Martin Tétreault qui se définit comme «disc jockey et instrumentiste de la platine». Pas besoin d'Hydro-Québec, ce soir-là, pour qu'il tire d'un vieil enregistrement en microsillon de *Lucia di Lammermoor*, en y baladant à la main l'aiguille du gramophone, une sorte de «voix d'outre-vinyle» de la Callas qui «passe à travers tout».

Tout en demeurant fort accessibles au commun des mortels, les soirées de ce genre relèvent certes de la culture plus «pointue». Les films que la Cinéma-thèque vous offrira à nouveau cette semaine et que j'ai eu le privilège de visionner à la maison sont des documents de grand intérêt, mais on peut aimer l'opéra, la Callas et la musique en général sans aller aussi loin. L'un, intitulé *Diva Maria, Entretien avec Werner Schroeter*, consigne le témoignage du cinéaste allemand qui, au milieu d'une adolescence troublée, découvre la voix de la Callas et s'y attache au point où elle déclenche sa vocation de réalisateur et de metteur en scène d'opéras scéniques. La puissance de la rencontre a été telle, dit Werner Schroeter, qu'elle lui a «sauvé la vie». L'autre film, *Écouter Callas*, réunit sur un plateau sept experts qui devisent de la discothèque idéale de Callas, échantillant leurs connaissances mais aussi leurs jugements sur l'évolution de sa voix, sur les moments divins et les moments ratés, qu'il lui arrivait certes de connaître aussi.

Les deux films ont été tournés en une seule soirée dans un studio de télévision à Paris, et programmés sur la chaîne franco-allemande Arte en septembre 1997, pour le vingtième anniversaire de la mort de Maria Callas.

Le montage, typiquement français, est plus cérébral que la conversation, souvent passionnante et où s'accumulent mille enseignements. La caméra ne connaît que deux ou trois mouvements, le cadrage est tout croche, certains invités disparaissent derrière une sorte d'écran transparent qui se veut artistique mais ne réussit qu'à être encombrant. Le pari est toutefois tenu, celui de nous amener à «écouter» Callas sans jamais la voir, à partir de disques et non de films, et en nous aidant de conversations qui portent sur l'essentiel sur sa voix plutôt que sur son troublant et fascinant personnage.

Et de là, on peut entreprendre d'autres voyages. Sur le plateau, par exemple, on retrouve Réal La Rochelle, le président de la Phonothèque québécoise dont je vous entretenais la semaine dernière, sans doute l'expert entre tous de la discographie de Callas. Étudiant en cinéma à Paris au début des années 60, M. LaRochelle avait eu le culot de lui écrire, tout bonnement aux soins du Covent Garden de Londres, pour requérir le privilège d'assister à un de ses enregistrements en studio, d'autant qu'il lui était impossible de se procurer les billets pour ses prestations publiques. Et il s'était retrouvé quelques mois plus tard salle Wagram, à Paris, à observer son travail en Tosca, ce qui déclencha chez lui un peu comme chez Werner Schroeter une vocation Callas qui l'a mené entre autres à son doctorat et à des publications importantes dont *Callas, la diva et le vinyle*, la *POPularisation de l'opéra dans l'industrie du disque*, paru en 1988 chez Triptyque, titre repris en partie par le disque de Tétreault et Lepage dont il signe d'ailleurs la présentation. Et plus récemment,

mouture revue et augmentée de ce premier ouvrage, les éditions Christian Bourgois ont publié de lui, à Paris, *Callas, l'opéra du disque*, une merveille de travail savamment rédigé de façon très personnelle. Vous y découvrirez, à travers la cantatrice, l'histoire de l'industrie du disque classique durant la deuxième moitié du siècle, un monde que les ventes de la Callas continuent de dominer vingt ans après sa mort. À la différence de tant de gens de culture, Réal LaRochelle ne regarde pas de haut «l'industrie culturelle», ses calculs et ses stratégies; il nous la fait découvrir indispensable, et peuplée de passionnés de leur matière.

Si vous habitez en France, ce mélange d'enseignement et de divertissement de haut niveau vous aurait été accessible en direct de votre fauteuil, par les bons offices de la chaîne Arte qui, le 17 septembre dernier, mettait en ondes pas moins de quatre heures d'émissions regroupées sous le titre *Thema Callas*, dont certains films présentés récemment dans le cadre de notre vaillant Festival international de films sur l'art (FIFA). La «chaîne culturelle européenne», ainsi qu'elle se définit, présente actuellement à la Cinéma-thèque, jusqu'à la fin de juin, un échantillon de sa programmation qui ne fait pas rêver mais plutôt désespérer les affamés d'ici. Arte, on le sait, ne s'encombre pas et ne s'encombrera jamais de réclame commerciale, et ses bailleurs publics de fonds, en France et en Allemagne, ne lui font pas grief de sa minuscule part de marché. Conçue un peu comme un volet «recherche et développement» de la culture audiovisuelle, la chaîne n'a pas d'obligation de rentabilité mais en a une de qualité. Elle ne craint pas le «pointu» et a mission d'en offrir le choix au téléspectateur dont le menu habituel, derrière une apparente diversité, est surtout d'une éfarfante uniformité. Ainsi démontre-t-elle, depuis maintenant six ans, que la démocratisation de la culture est le contraire de sa béatification, qu'elle signifie rendre le meilleur disponible à tous, et que petit écran peut aller loin.

Vous aurez lu quelque part que notre Société Radio-Canada, celle qui s'enorgueillit de préférer le goudet aux livres, celle qui a mis au point le style Snyder et n'a pas connu de plus grand chagrin que son émigration à Télé-Métropole, celle qui entre en indicible jouissance devant les cotes de sa «p'tite vie», celle qui se veut la fille publique de la télévision publique, songe à se dédouaner auprès des désespérés qui l'engueulent dans tous les lieux de culture en requérant du CRTC la permission de créer en parallèle une «chaîne culturelle» analogue à Arte. Bonne nouvelle? Peut-être pas. Dans son récent ouvrage sur la décadence de la télévision publique française, *Remontrance à la ménagère de moins de 50 ans* (Plon, 1998), l'animateur Bernard Pivot met en garde contre cette relégation des émissions de qualité dans un ghetto dont l'existence donne bonne conscience aux chaînes généralistes, les dégage de toute exigence culturelle et laisse ainsi libre cours à leur appétit de sottises payantes. La culture, se disent-elles désormais, il y a une chaîne pour ça.

Mais les regrets de M. Pivot, si nous pouvions un jour les éprouver, seraient un luxe. Car les dirigeants d'Arte, distinction majeure, ne sont pas les mêmes qui ont dégradé la télévision française. Ce qui nous menace, si la SRC obtient le mandat de créer un Arte canadien, c'est d'hériter d'un travesti, où la cote d'écoute continuera à tenir lieu de cerveau, car sa dictature est acceptée chez nous avec enthousiasme, conviction et fierté. L'idée derrière Arte est plutôt celle d'une rébellion continue contre les idées audiovisuelles reçues et d'une foi en l'intelligence et la curiosité des spectateurs. Il faudrait plutôt la confier, de façon autonome, à des gens capables de comprendre que quatre heures d'émissions sur Callas n'épuisent pas le sujet ni l'être humain qui les regarde, et désireux eux-mêmes d'en savoir plus. Ça se trouve, entres autres à la Cinéma-thèque. (La chronique de Lise Bissonnette fait relâche pour l'été et reprendra en septembre.)

MÉDIAS

Félix revient à la radio de la SRC

Comment rendre compte d'un mythe? Pour parler de Félix Leclerc, le problème consiste à éviter les clichés. Sans vouloir déboulonner la statue, Radio-Canada s'est quand même attaquée au problème avec enthousiasme pour livrer la semaine prochaine une série radiophonique d'un grand intérêt.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Dès les premières minutes on pourrait craindre un peu. Monologue de Sol/Marc Favreau sur le «géant», évocation du plus célèbre trophée québécois, le Félix de l'ADISQ, décision du gouvernement québécois de donner son nom à une autoroute... Bref, Félix Leclerc est installé dans la légende.

Mais tranquillement, à coup de commentaires, d'entrevues, d'extraits audio et musicaux, on commence à s'approcher de l'homme, mille et une anecdotes surgissent, et c'est la vie véritable qui surgit.

Félix Leclerc est disparu en août 1988. Cet été on soulignera donc le 10^e anniversaire de sa mort. Le réalisateur Jacques Bouchard (fidèlement associé à Joël Le Bigot depuis des années, d'abord à *CBF Bonjour* et maintenant à l'émission du samedi matin) ainsi que l'animatrice Monique Giroux, qui continue inlassablement son travail d'exploration de la chanson francophone, livreront à compter de lundi prochain ce qui apparaît comme un tour de force: dix heures radiophoniques sur Félix Leclerc, à raison de deux heures par jour tous les matins.

Ce documentaire est exceptionnel à plus d'un titre: par son ampleur d'abord, puis par le contenu, bien sûr, mais aussi par la qualité de ses entrevues.

L'équipe a mené 70 entrevues et plusieurs d'entre elles présentent un caractère inédit: c'est la première fois, semble-t-il, que les deux femmes de Félix Leclerc, Andrée Viens et Gaëtan Morin, toutes deux encore bien vivantes, parlent au micro. Ses trois enfants témoignent également.

L'émission propose également des documents inédits. Ainsi, le réalisateur a pu mettre la main sur des documents audio provenant de la collection privée de Jacques Canetti, qui les avait remis à Félix, ce dernier ayant confié le tout à Yves Massicotte, qui avait mis en scène la plupart de ses pièces.

D'autres documents surgissent littéralement du néant. Par exemple, on a trouvé dans les archives de Radio-Canada un long enregistrement fait à Paris en avril 1951, alors que Ray-

mond Laplante couvrait l'inauguration de la première liaison d'Air Canada à Paris. Il en avait profité pour enregistrer des témoignages sur le succès de Félix, jamais diffusés parce que la qualité était trop mauvaise. Jacques Bouchard a tout nettoyé les bandes.

Autre curiosité: une entrevue accordée par Félix au célèbre Léon Zitrone alors qu'il venait tout juste de remporter le Grand Prix du disque, entrevue diffusée sur ondes courtes.

L'envers de Brel

Dès la première émission on tente de définir de façon générale ce qui attirait chez Félix Leclerc. Plusieurs témoignent de son charisme, de son magnétisme, de sa beauté, de son authenticité... Quelqu'un mentionne qu'il aurait pu faire du cinéma, devenir le «Robert Mitchum du cinéma canadien»!

Mais de nombreux témoins insistent sur sa voix exceptionnelle, chaleureuse, «comme une grosse corde de violon qui vibre».

Le montage sonore met d'ailleurs en relation des extraits d'un vieux blues noir et des extraits du *Petit Train du Nord* pour dégager des liens surprenants. Jean Lapointe remarque de son côté comment Félix était un grand guitariste, «qui allait chercher toutes les harmoniques», dit-il. D'autres s'attachent à son type d'interprétation, qui représenterait le summum de l'interprétation puisqu'il s'agit de non-interprétation. L'envers de Brel, en fait. Michel Rivard demeure frappé par «la noblesse dans sa parole, dans sa façon de parler. Et c'était quelqu'un qui avait un bagage de non-dits incroyable, que l'on voyait dans ses yeux».

Une des émissions raconte la découverte de Leclerc par Canetti. Jacques Canetti a probablement été un des plus grands imprésarios français du siècle, ayant lancé Brassens, Brel, Béart, Devos, Gréco, Reggiani et tant d'autres. Dans l'émission Guy Béart rappelle que Canetti voulait d'abord qu'on l'étonne.

Avec Félix, il semble avoir vraiment été étonné. En visite au Québec il se trouve au Faisan Doré dans la nuit du 1er juillet 1950 et il veut rencontrer des artistes locaux. Jacques Normand lui parle de Félix et Canetti veut le rencontrer tout de suite. Jean Rafa appelle Pierre Dulude de CKVL à trois heures du matin pour tenter de le trouver. Dans l'émission les témoins racontent l'histoire de façon tellement vivante qu'on en voudrait des heures.

On finit par trouver Félix, qui se présente tôt le matin aux studios de CKVL pour chanter de façon spontanée. Canetti enregistre le tout et lui fait signer un contrat sur-le-champ.

De retour en France, Canetti raconte qu'il a été gagné par la musique, mais pas du tout par les textes. L'écrivain Mac Orlan, qui écoute la bande, lui prédit que Félix gagnera sûrement le Grand Prix du disque plutôt pour ses textes! Six mois plus tard, Félix Leclerc triomphait à l'ABC de Paris et en février 1951 il remportait effectivement le Grand Prix Charles-Cros.

L'émission déterre des anecdotes incroyables. Félix s'installe à Paris, vend les droits du *Petit Bonheur* pour payer le passage de sa famille, joue régulièrement de la guitare avec un voisin de palier sans savoir que c'est Django Reinhardt... On tente également de comprendre pourquoi ce succès fut si fort. Tout le monde tente son interprétation. Surgissant de nulle part, alors que la musique francophone vivait au rythme de Tino Rossi



ARCHIVES LE DEVOIR

Radio-Canada propose une série d'émissions pour découvrir Félix Leclerc, l'homme.

ou de Louis Mariano, «Félix chantait un amour exigeant qui tenait compte de la réalité», explique Yves Duteil.

Pour Raymond Devos, dans la France désespérée de l'après-guerre, «Félix est arrivé en chantant le bonheur, les vraies valeurs, la terre, les choses qui réveillent les sensibilités. Ce

fut une lumière formidable».

«Pourtant, Félix Leclerc ne voulait pas chanter, rappelle Jacques Bouchard au Devoir. Il voulait écrire. Sauf qu'il est arrivé avec sa guitare sans orchestre et personne ne faisait ça depuis les troubadours du Moyen Âge. Michel Rivard nous a raconté qu'aujourd'hui,

qu'on en soit conscient ou non, personne ne peut chanter en français sans être un héritier de Félix.»

Cette série, *Heureux qui comme Félix*, sera présentée tous les jours de 9h à 11h du 22 juin au 26 juin, sur les ondes de la Première Chaîne de la radio de Radio-Canada (à Montréal 690

AM ou 95,1 FM). À compter du 4 juillet, elle sera reprise le samedi soir à 21h, à raison d'une heure tous les samedis, pendant dix semaines. Et à compter du 5 juillet, elle sera également diffusée à la Chaîne culturelle de Radio-Canada, (100,7 FM à Montréal), le dimanche à 15h.



ARCHIVES LE DEVOIR

Une des émissions sur Félix Leclerc déterre des anecdotes incroyables

LA TRIBALE
PRÉSENTÉ
MORT ACCIDENTELLE D'UN ANARCHISTE
une comédie de **DARIO FO**
Mise en scène de **DENISE AGIMAN**
DU 11 AU 28 juin 1998
avec Martine BEAULNE, Gabriel GASCON, Jacques E. LE BLANC, Paolo MOLESINI, Silvio ORVETO
100, av. des Pins Est, 1115
Tél.: (514) 844-1793
Réseau Admissions: (514) 790-1245
Billets: 20 \$ et 15 \$

«Une page d'anthologie avec Gabriel Gascos»
«J'ai beaucoup ri»
Robert Lévesque
«C'est bien meilleur le matin - SRC»
«Silvio Orveto est fascinant à regarder jouer. Quelle nature d'acteur!»
Michel Vais - Midi-Culture - SRC
«Silvio Orveto est un mélange de drôlerie et de gravité... qui n'a pas d'équivalent sur nos scènes»
«Martine Beaulne est à hurler de rire»
Marie-Christine Blais - La Presse
«Une belle pièce à deux rôles»
Nathalie Pelletier
«Bonjour chez nous - SRC»

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
PRÉSENTE
GRACE ET GLORIA
«Toute la beauté de la vie!»
Tom Ziegler
Traduction: Michel Tremblay
Mise en scène: Denise Filiatrault
Linda Sorgini et Viola Léger

REPRISE EXCEPTIONNELLE
Du 10 au 19 décembre 98
et du 5 au 10 janvier 99
Réservez maintenant au
(514) 844-1793

LES ARTS

CINÉMA

Deux acteurs monstres sacrés contre Godzilla

CLAUDINE MULARD
LE MONDE

Los Angeles — Il fallait du tempérament, et un sens aigu de la contre-programmation, pour oser sortir un film face à *Godzilla*. Pourtant, deux vieux monstres sacrés ont fait ce pari: Robert Redford, avec *The Horse Whisperer* (*L'homme qui parle aux chevaux*), et Warren Beatty, avec *Bulworth*, ont lancé leur dernière opération de réalisateur et acteur juste avant que le monstre produit par Sony ne déferle dans 7300 salles de cinéma américaines.

Avec d'autres cibles: si *Godzilla* vise la tranche démographique masculine des 18-45 ans, l'ancien interprète de *Sundance Kid* et l'ancien Clyde Barrow plaisaient traditionnellement à un créneau plus âgé, plus sophistiqué, plus féminin.

Robert Redford, qui se met lui-même en scène pour la première fois, a fait du roman de Nicholas Evans, sur l'histoire d'un guérisseur de chevaux dans le Montana, une longue (deux heures quarante-cinq) et bucolique adaptation, qui n'a pas déclenché l'enthousiasme des critiques mais, grâce à une bonne audience rurale et banlieusarde, qui a déjà engrangé 50 millions de dollars de recettes: un bon résultat, puisque *Godzilla* ne fait qu'un peu plus du double dans trois fois plus de salles! En Asie et en Amérique latine, Redford et son *Horse Whisperer* vont servir à nouveau de contre-programmation... à la Coupe du monde de football!

Audace et humour

Warren Beatty a pris un risque en se lançant dans la satire politique irrévérencieuse sur un air de hip-hop.

Il a écrit, produit et réalisé ce film où il interprète Jay Bulworth, un sénateur californien en campagne, écœuré par son milieu, qui «perd la tête» et déballe, en rap, ces vérités qui, pour les politiciens, sont rarement bonnes à dire.

La critique a salué l'audace et l'humour décapant d'un Beatty qui ne craint pas de se ridiculiser en tenue de rappeur, tout en assénant de sérieux couplets politiques. *Bulworth*, poussé par sa musique, brave les règles du marketing traditionnel en s'adressant aussi bien aux Noirs qu'aux Blancs, en tout cas à un public plus jeune et plus urbain que l'audience habituelle de la star. Son score de 21 millions de dollars est fort honorable et, pour Warren Beatty, l'important est d'avoir cassé une image de marque.

Quant à *Godzilla*, on le traite aujourd'hui comme un pauvre monstre victime de sa propre campagne publicitaire, qui clamait haut et fort: *Size Does Matter*. Non que 114 millions de dollars de recettes au box-office en 20 jours puissent être qualifiés de mauvais résultat. Mais le film de Roland Emmerich et Dean Devlin n'est pas à la hauteur des gigantesques promesses de sa campagne agressive, lesquelles reviennent hanter le studio.

Avec un box-office de 55 millions durant son week-end d'ouverture, *Godzilla* n'a pas détrôné *Le Monde perdu*, de Steven Spielberg (suite de *Jurassic Park*) qui avait ouvert avec une recette de 90 millions, tandis que *Titanic*, de James Cameron, approche son deuxième milliard de dollars de recettes mondiales. Il est des comparaisons dont les monstres surdimensionnés à la naissance se remettent ensuite difficilement.

Efficace machine à mythes

THE X-FILES

De Rob Bowman. Avec David Duchovny, Gillian Anderson, Martin Landau, Blythe Danner, Armin Mueller-Stahl. Scénario: Chris Carter, Frank Spotnitz. Image: Ward Russell. Montage: Stephen Mark. Musique: Mark Snow. États-Unis, 1998, 122 min.

MARTIN BILODEAU

À première vue, il est difficile de déterminer ce qui, du film *The X-Files* apparu hier sur les écrans, regarde strictement les initiés de la télé-série du même nom, dont la popularité n'a cessé de croître depuis sa création par le scénariste-producteur Chris Carter en 1993. En fait, les amateurs verront simplement multiplié à l'échelle-cinéma l'espace, le volume et les effets spéciaux propres à un procédé éprouvé, auquel ils sont devenus familiers. Les néophytes, s'ils se prêtent au jeu — car si la *X-Files*-manie ne les a pas encore contaminés, il y a peu de chances que le passage de la série au grand écran ne les rassemble dans le noir — entreront de plain pied dans un univers fictif en parfaite continuité avec celui duquel il émerge, pour peu que cette fidélité les émeuve.

Un univers qui, dans les deux dernières années, est devenu le carrefour d'une multitude d'intrigues et de conspirations tellement emmêlées ou imbriquées qu'il est devenu presque impossible d'y garder la tête froide. Et ce d'autant plus que Carter, coscénariste du film (avec Frank Spotnitz, lui-même vétéran de la série), est passé maître dans l'art du canular, qu'il nous refait à l'envers et à l'endroit, de sorte que la réflexion sur la foi, la science et l'altérité, à la base de la série et à l'origine de son adhésion massive par les spectateurs de la fin du millénaire, s'est peu à peu laissée écraser sous le poids d'une machine productrice de mythes à la chaîne.

Une machine qui n'a jamais été aussi puissante que dans ce *The X-Files* explosif et souvent joyeux, qui rassemble les enjeux d'épisodes récents et moins récents (dont la pré-



MERRICK MORTON

Les deux célèbres compagnons se retrouvent cette fois sur le grand écran.

sence d'extraterrestres parmi nous et l'hospitalité secrète que le gouvernement américain leur apporte), mêlées à une intrigue d'armes bio-chimiques (le fameux liquide noir), leur propagation (par les abeilles) et leur enrayage (le fameux vaccin). Bref, un scénario qui se veut autant la suite de ce qui a précédé, synthétisé par des dialogues abondants, que l'amorce de ce qui devrait suivre. Car le mystère plane toujours à la fin de ce film commencé alors que nos amis Mulder et Scully, agents du FBI à qui on vient de retirer les dossiers liés aux phénomènes paranormaux (les fameux dossiers X du titre), découvrent une bombe qui les remet sur les rails d'une intrigue qui, de Washington au cercle polaire, révélera les fantômes de leurs précédentes enquêtes.

Du scénario au montage, en passant par la musique, et la réalisation, *The X-Files* est le produit d'une équipe

qui travaille en circuit fermé et qui a voulu inscrire le film dans la continuité. Or, il manque justement à ce système *X-Files* si religieusement transposé par l'habitué Rob Bowman, une lecture extérieure qui en renouvelerait l'intérêt en redéployant les personnages dans une perspective cinématographique pour laquelle ils ne sont ni conçus ni préparés. Le problème est plus criant lorsqu'on aborde ceux de Skinner (Mitch Pileggi) du trio de complices de Mulder, que le scénario n'impose pas comme les figures clés qu'ils sont et dont les tours de piste sont accessoires à l'intrigue, d'autant plus qu'ils sont sabordés par plusieurs acteurs chevronnés (Martin Landau, Blythe Danner, Armin Mueller-Stahl), venus épaissir le mystère et glorifier l'affiche, causant le déséquilibre que la série a si bien réussi à éviter en donnant à Mulder et Scully des interlocuteurs aux visages anonymes

(exception faite du passage de Lili Taylor au printemps, dans ce qui constituait sans doute le meilleur épisode de la saison).

Reste, au-delà de l'intrigue bien ficelée (on n'en attendait pas moins) malgré des raccourcis voyants, le déploiement sur grand écran d'une des relations homme-femme les plus libérées et les plus fines de l'histoire de la télévision, une complicité de chaque instant axée sur le respect et la séduction intellectuelle, dont le sceau platonicien ne saurait être rompu, pas même pour vendre sur la place publique cet épisode de deux heures (qui se mesure aux meilleurs de la série), fruit d'une stratégie de marketing élaborée dont l'objectif consiste à attirer de nouveaux adeptes et à plaire à ceux qui en sont déjà. Une démarche risquée, pour un résultat que la majorité des deux camps trouvera sans doute satisfaisant.

Moulé sur mesure

MULAN

Dessin animé de Barry Cook et Tony Barcroft. Scénario: Rita Hsiao, Christopher Sanders, Philip Lazebnik, Raymond Singer, Eugenia Bostwick-Singer. Montage: Michael Kelly. Musique: Matthew Wilder, Jerry Goldsmith. Paroles: David Zippel. États-Unis, 1998, 85 min.

MARTIN BILODEAU

Depuis le lancement de la dernière vague des dessins animés, amorcée avec *La Petite Sirène*, Disney pille à qui mieux mieux dans le patrimoine mondial des légendes et des récits mythiques, les assujettissant à une morale typiquement américaine axée sur les vertus de l'individu et de la famille, de l'amitié et de l'appartenance.

Avec *Mulan*, inspiré d'une légende chinoise, Disney frappe un grand coup parce qu'il réussit, fait rare, à préserver l'essence du conte sur l'honneur et le rite de passage, transmis oralement depuis 2000 ans, tout en maintenant son agenda politique (le mariage pour récompense), soumis à un réseau de référents typiquement américains. A tel point qu'il y a osmose, là où *Hercule*, *Le Bossu de Notre-Dame* et *Pocahontas* n'étaient que d'habiles systèmes d'échos.

Les Huns ayant franchi la Grande Muraille pour s'avancer vers Pékin où ils menacent d'asservir l'Empire, l'empereur commande la formation d'une armée de secours, constituée d'un homme de chaque famille. Seule enfant de la famille Fa, Mulan, jeune fille espiègle et singulière que ses parents désespèrent de marier à un homme d'honneur, refuse de voir son père, un vieil homme, prendre les armes. La nuit précédant le départ de celui-ci, elle se déguise en homme et rejoint les rangs du vaillant capitaine Shang, au risque d'être exécutée si son secret est découvert. Révéliée et réunie en conseil pour déterminer la gravité de la faute de Mulan, les fantômes des ancêtres de la famille Fa, croyant dépêcher le plus valeureux de leurs aînés, donnent carte blanche à Mulan, un petit dragon risible et fatigué qui trouvera dans le combat solitaire de Mulan le chemin de sa propre rédemption.

En réduisant à sa plus simple expression la leçon d'histoire — ni la dynastie, ni l'envahisseur, ni la date, ne sont clairement identifiés —, le scénario permet aux cinéastes Barry Cook et Tony Barcroft de mouler la légende



LE DEVOIR

Avec *Mulan*, Disney pige encore dans le patrimoine mondial des légendes.

à un système de bons et de méchants sur lequel la culture américaine repose. Avec l'humour en prime puisque le petit dragon (dont la voix, assurée par Eddie Murphy, est porteuse de décalages culturels flamboyants) et son ami le criquet rééquilibrent ce drame guerrier porteur d'une violence considérable, finement déployée dans le hors-champ. D'autre part, le scénario, fruit du travail de cinq artisans, évoque avec force la raison d'honneur, si puissante dans la culture chinoise et à la base de ce récit, de même que certains des motifs de la partition de Jerry Goldsmith empruntent à la culture musicale mandarine.

Mais la véritable réussite de *Mulan*

est attribuable à son illustration splendide, œuvre bien sûr d'une armée de dessinateurs (dont le Taïwanais Chen-Yi Chang) qui se sont inspirés des illustrations traditionnelles chinoises, avec des arrière-plans aux perspectives coupées, sur lesquels se superposent des personnages densément sculptés. La scène de l'attaque des Huns, dans les montagnes mongoles enneigées, d'une simplicité raffinée et d'une délicatesse d'exécution sidérante, est un véritable morceau d'anthologie.

On aurait toutefois souhaité que les chansons soient le reflet d'une recherche formelle, au même titre que les dessins. Or, les airs de David Wilder et les paroles de David Zippel appartiennent à ce genre musical passe-partout qu'est la pop broadwayenne. Une musique qui se distingue par son efficacité et sa capacité, année après année, de figurer au palmarès niveleur des oscars. *Reflection* et *True to Your Heart*, deux jolies balades, ne rateront sans doute pas ce rendez-vous.

Des lieux communs à la pelle

I THINK I DO

Réal. et scénario: Brian Sloan. Avec Alexis Arquette, Christian Maelen, Lauren Velez, Guillermo Diaz, James Harrold, Maddie Corman. Image: Milton Kam. Musique: Gerry Gershman.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Dans la vague des films gais, comme ailleurs, se bousculent le meilleur et le pire. Pour ce qui est du pire, vient le danger du cliché, de la réduction du thème aux idées toutes faites qui roulent jusqu'à plus soif et ne renouvellent rien. *I Think I Do* se révèle dans ce registre particulièrement amateur et dépourvu d'épine dorsale à un point extrême.

Quel scénario insignifiant! Comment éprouver le moindre intérêt pour des personnages aussi ennuyeux, dont les vicissitudes amoureuses tournent en rond et se résument à: Bob couchera-t-il avec son ancienne flamme Brendan? Et si oui, le cercle de leurs amis doit-il se mêler de leur idylle?

Car amis il y a. Même qu'il s'agit d'un film de groupe sur des anciens compagnons d'université réunis pour un mariage cinq ans après leurs études, certains en couple, d'autres seuls. Le héros de l'affaire est Bob (Alexis Arquette), scénariste homosexuel au bras de son nouvel ami, lequel rêve de s'unir à lui par un mariage gai. Surgit Brendan, qui relinquait autrefois Bob, un Brendan déterminé à reconquérir celui qu'il a repoussé jadis. Couchera? Couchera pas? Tout le monde s'en mêlera, comme s'il s'agissait d'une question de la plus haute importance.

Or, on s'en fout. Jamais les personnages ne prendront vie dans ce scénario mal écrit, aux répliques vides, qui ne laisse aucune chance aux protagonistes d'acquiescer quelque chair sur l'os. Femmes et homosexuels sont réduits aux clichés d'usage: commérage, indiscretions, courtoisie. Seules les histoires de cœur et de couchette retiennent leur attention. Et celles-ci sont si mal brossées... En flash-back, une certaine soirée de la Saint-Valentin, où Brendan a trahi Bob, se présente comme un sommet dramatique, mais il ne s'y passe à peu près rien. Quand ces deux-là finiront par se retrouver au lit, la position du copain officiel de Bob ne sera jamais bien expliquée. Cochez au choix: 1. Il est au courant et il leur tient la chandelle. 2. Il ignore et condamne leur incartade. On passe d'une option à l'autre sans crier gare. Tout est à l'avant, c'est-à-dire mal foutu: des héros antipathiques, des acteurs jouant sans conviction, une intrigue ficelée tout croche et des lieux communs à la pelle.

KHALED CHEM MAMI

100% ARABICA

UNE COMÉDIE TOTALEMENT RAÏ

UN FILM DE MAHMOUD ZEMMOURI

PRIX DU PUBLIC 1998

DÈS LE 26 JUIN AU COMPLEXE DESJARDINS !

Marcello MASTROIANNI

«MERVEILLEUX... MAGNIFIQUE!»

«ON REGARDE AVEC ENCHANTEMENT»

un film de ANNA MARIA TATO

Je me souviens...

Mi ricordo si io mi ricordo

DÈS LE 26 JUIN AU COMPLEXE DESJARDINS !

«Film délicat, rempli de nuances... d'une grande luminosité»

LE DEVOIR

FEMMES

Un film de Moshe Mizrahi

«Bien joué et émouvant»

VOIR

Du même réalisateur que: LA VIE DEVANT SOI

Oscar du meilleur film étranger 1977

K.FILMS AMÉRIQUE

CINÉMA ST-LÉONARD

9480, rue Lacordaire 324-9227

Traquer

Un Sacré Bon Gars

L'Homme au Masque de Fer

Perdus dans l'Espace

Le Destin de Will Hunting et autres...

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

2,18\$

En tout temps!

Taxes en sus

des Grandes-Prairies



Christina Ricci est en vedette dans ce film traitant de la sexualité.

Drôle de bouillie

THE OPPOSITE OF SEX

Réal. et scénariste: Don Ross. Avec Christina Ricci, Martin Donovan, Lisa Kudrow, Lyle Lovett, Johnny Galecki, Ivan Sergei. Image: Hubert Taczanowski. Musique: Mason Daring.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

La façon qu'ont plusieurs films américains d'aborder la sexualité est un véritable irritant. D'entrée de jeu, ils prennent le parti de la tolérance, puis insidieusement les préjugés diffusent leur venin. Par-dessus tout, c'est cette façon puritaine d'isoler la sexualité des autres variables de la personnalité et des sentiments qui dérange, cette manie de la traiter comme une substance à part, sans doute radioactive, qu'il suffit de mettre dans une petite case pour mieux la contrôler. *The Opposite of Sex* navigue dans ces eaux-là.

Le film, qui aborde entre autres l'homosexualité, tente lui aussi d'ériger des frontières entre l'amour et l'érotisme. Il met de l'avant des phrases toutes faites, des préjugés primaires lancés ici et là, mêlant ce petit côté réactionnaire qui n'ose dire son nom à des répliques assez comiques. Ça fait une drôle de bouillie.

Don Roods, qui dirige ici son premier film, n'est pas un complet néophyte en cinéma. Comme scénariste, il a fait quelques bons coups, dont les textes de *Love Field* et de *Single White Female*, mais a commis aussi l'infest remake des *Diaboliques* de Clouzot. Avec *The Opposite of Sex*, il joue à cloche-pied entre deux genres, mêle l'humour noir à un discours plus moralisateur. D'un côté, le personnage de Dedee (Christina Ricci), celui de la petite ado en révolte qui sème le trouble partout, apporte le parfum comique à l'affaire. De l'autre, son demi-frère Bill, beaucoup plus terne (Martin Donovan), bon professeur honorable dans sa petite ville d'Indiana. Il est gai et heureux de l'être, jusqu'à ce que sa sœur atterrisse chez lui en lui piquant son petit ami et en bouleversant sa vie. Ajoutez au tableau Lucia,

une amie de Bill (Lisa Kudrow), qui prône l'abstinence avant de se convertir aux joies de l'érotisme.

Christina Ricci joue d'un film à l'autre le même rôle, celui de la rebelle au regard buté. L'adorable petite vilaine de *The Addams Family* fut une non moins adorable et vilaine adolescente dans *The Ice Storm*. Aujourd'hui, elle reprend son air boudeur et ressort de nouveaux mauvais coups. À croire qu'elle ne peut rien faire d'autre. Agaçante, cette manie d'enfermer les acteurs dans une seule composition qu'ils doivent rejouer à perpète...

The Opposite of Sex a ses vertus: cette voix hors champ de la petite Dedee, qui commente l'action et la pimente de son immoralité la plus perverse. Tous les gags naissent et s'épanouissent grâce à elle, même si son registre de personnage paraît fort mince. Pour le reste, les rapports entre Bill et son petit ami sont du niveau de l'homosexualité 101 expliquée aux enfants. Au début, le film est assez drôle grâce à la petite perverse et aux catastrophes qui s'accumulent sur tout ce qu'elle approche, mais le procédé s'évente en cours de route. Il s'évente d'autant plus vite que certains personnages apparaissent comme de vraies caricatures: Lucia, la pimbeche anti-sexe, lasse par son profil tout d'une pièce. Matt (Ivan Sergei), le petit ami de Bill manipulé par tout ce qui bouge, est sot à hurler. Quant à Bill lui-même, qui demeure de marbre même en voyant sa réputation salie, son argent volé, son amour trahi, sa sœur écroulée pour meurtre, etc., dire que son caractère est mal dessiné relève du pur pléonasmisme. C'est du caramel mou sur deux pattes.

Don Ross n'a pas trouvé le ton juste entre la rectitude politique et la farce noire, pas plus qu'il n'a su broser une galerie de portraits cohérente. Les niveaux de satire se chevauchent dans la dissonance. La comédie fait mouche ça et là quand l'humour féroce est convié à la fête, mais tombe à plat lorsque le ton change. *The Opposite of Sex* n'a jamais trouvé son point focal. Il erre entre les genres, entre les niveaux de profils, et perd son ancrage faute d'avoir su se brancher.

Triangles, tangos et duels

MARTIN BILODEAU

THE TANGO LESSON

★ ★ 1/2

WINGS OF THE DOVE

★ ★ ★

Introduite dans le grand monde par une tante fortunée (Charlotte Rampling), Kate (Helena Bonham Carter, qui était candidate à l'oscar pour ce rôle) n'en tombe pas moins amoureuse de Martin (Linus Roach), un journaliste de gauche qu'on lui interdit aussitôt de revoir. S'étant liée d'amitié avec Millie (Alison Elliot), une riche héritière américaine en séjour à Londres, Kate, apprenant que celle-ci est mourante, décide de l'accompagner à Venise et d'y faire venir Martin. Son but: jeter son amant dans les pattes de Millie qui, en mourant, fera de lui l'homme riche qu'elle sera bienvenue d'épouser.

Cette seconde transposition à l'écran du roman éponyme d'Henry James (après celle de Benoit Jacquot en 1980) possède à la fois les qualités et les défauts des grandes adaptations. D'une part, les images et la musique de cette histoire de triangle amoureux et de machination ballottée entre Londres et Venise, enveloppe le film d'une aura de mystère romantique superbement appropriée à ces allées et venues entre la conscience et la passion. D'autre part, la mise en scène académique de l'Anglais Iain Softley, ainsi que la narration qui ne

pénètre jamais la psyché des personnages tout en restant le fidèle témoin du temps qu'elles mettent à se révéler, alanguissent le rythme et inscrivent le film dans une esthétique poseuse et glacée. Exemple classique d'adaptation où les deux formes, romanesque et cinématographique, ne trouvent pas un terrain propice à l'échange et l'émancipation. *The Wings of the Dove* surpasse néanmoins plusieurs autres adaptations grâce à son magnifique trio d'acteurs, qui transportent cette histoire de calcul, d'amour et de trahison au-delà des apparences.



Montréal, ville déserte mais photographique, sert ici de théâtre aux affres conjugales d'un quatuor de personnages stationnaires: Lucky (Nick Nolte), travailleur journalier, et Phyllis (Julie Christie, en lice pour l'oscar), actrice déchue, forment un couple brisé par le souvenir d'une enfant unique qui les a quittés. Marianne (Lara Flynn Boyle), oisive et futile, et son époux Jeffrey (Jonny Lee Miller, de *Trainspotting*), jeune homme d'affaires, s'entre-déchirent à parler de l'enfant qu'elle désire et qu'il ne souhaite pas. Venu effectuer quelques menus travaux dans le condo luxueux de ces derniers, Lucky devient la bouée affective et génétique de Marianne, alors que les époux cocus, qui espionnent leurs conjoints sans soupçonner l'exis-

tence à leurs côtés du conjoint de l'autre, se font une cour polie.

On peut difficilement imaginer canevass plus rohmérien. Et plus antinomique de l'œuvre d'Alan Rudolph (*Choose Me, The Moderns*), cinéaste chez qui les coïncidences et les malentendus viennent habituellement seconder des projets esthétiques aux atmosphères sculptées, aux visages fuyants, aux récits multiples et éclatés. Or, cet *Afterglow* carré, modulaire, mécanique, n'est plus qu'une vitrine pour ses rouages. Un télé-théâtre gris, froid et «sous vide», aux tonalités multiples et hésitantes, où le «fait français» mont-réalais décore les dialogues d'un scénario qui passe sans préavis du drame au guignol.

GREASE

★ ★

En 1978, en pleine décennie de libération sexuelle, *Grease* annonçait des heures plus graves en effectuant un retour en arrière dans l'Amérique mythique des années 50, dont le souvenir heureux des carrosseries arrondies et des déhanchements de Presley a tu l'amertume, dans l'esprit de papa et maman, de sa sauvagerie politique (l'exécution des Rosenberg, le maccarthysme, etc.). C'est justement cet esprit innocent et naïf qui est au cœur de *Grease*, de Randal Kleiser (*Blue Lagoon*), dans lequel la timide et effacée Sandy (la chanteuse à succès Olivia Newton-John), au terme d'un long examen de conscience, décide de troquer ses fringues pastel contre le cuir noir fétichisé par son mec (Travolta) et où Rizzo (Stockard Channing, excellente), écolière à la cuisse légère, trouvera le pardon dans la monogamie paisible auprès de son gentil Kenickie (Jeff Conaway). Or, vingt ans plus tard, que reste-t-il des amours des Pink Ladies et des T-Birds, outre quelques chansons accrocheuses, une poignée de personnages de bédé plongés dans un univers scolaire tout aussi fabriqué et une suite de chorégraphies élaborées? D'aucuns diront un je-ne-sais-quoi de reposant pour la tête, dont le bon souvenir nous est aujourd'hui rappelé à cause des recettes qu'il a engendrées à l'époque, et non pour les qualités que cette réédition vingtième anniversaire cherche à lui inventer. Sur les tablettes dès mardi.



Cet été abonnez-vous!

Abonnez-vous dès maintenant

et recevez *Le Devoir* à la maison
du lundi au samedi

Le paiement est prélevé directement
de votre compte avec opérations
ou de votre carte de crédit tous les mois

Livraison du lundi au vendredi: **avant 7h**

Livraison du samedi: **avant 9h**

pour **21⁹⁰\$*** par mois

*valable pour la livraison par camelot seulement

Composez pour Montréal le **985-3355** • Pour l'extérieur de Montréal: **1-800-463-7559**

LE DEVOIR

**Le combat pour le futur
c'est maintenant**

Aux frontières du réel
(Version française THE X-FILES)

Dans les cinémas seulement

Twentieth Century Fox présente une production Ten Thirteen David Duchovny Gillian Anderson
«AUX FRONTIÈRES DU RÉEL» MARTIN LANDAU BRYTHE DANVER et ARMINI MUELLER-STAHL MARK SNOW ALEC GILLIS et TOM WOODRUFF JR.
FRANK SPOTNITZ DINA STEPHEN MARK CHRISTOPHER NOVAK VARIOUS RUSSELL LARA RYAN CHRIS CARTER et DANIEL SACKHEIM
CHRIS CARTER CHRIS CARTER et FRANK SPOTNITZ ROB BOVAMAN

A L'AFFICHE!
VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN ✓	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	CINÉPLEX ODEON LONGUEUIL (Place) ✓	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER ✓	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓
CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie) ✓	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE ✓	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE ✓	CARREFOUR DU NORD ST-JEROME ✓
CAPITOL ST-JEAN ✓	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE ✓	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERESE ✓	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON ✓	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE ✓
13 ANS + CINÉ-ENTREPRISE Plaza REPENTIGNY ✓	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD ✓	CINÉ-PARC ST-HILAIRE ✓	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE ✓	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY ✓	2e film aux ciné-pa.cs
CINÉPLEX ODEON ATWATER ✓	CINÉPLEX ODEON ÉGYPTIEN ✓	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES ✓	CINÉPLEX ODEON CAVENISH (Mall) ✓	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place) ✓	CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE ✓
LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11 ✓	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO ✓	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE ✓	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ✓	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION ✓	FAMOUS PLAYERS DORVAL ✓
LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	CINÉPLEX ODEON BROSSARD ✓	CINÉMA ST-EUSTACHE ✓	CINÉMA PINE STE-ADELE ✓	CINÉ-PARC LAVAL ✓	SON DIGITAL

LES ARTS

À L'ÉCRAN

*****: chef-d'œuvre
 *****: remarquable
 ***: très bon
 **: correct sans plus
 *: très faible
 : pur cauchemar

LE SEPTIÈME CIEL

*** 1/2

Rares sont les films qui touchent par leur sobriété, leur intériorité et leur intelligence. *Le Septième Ciel*, avant-dernier film de Benoît Jacquot, appartient à cette école française, toujours aussi moderne bien qu'elle ait pratiquement traversé quatre décennies, du cinéma de la vie et du quotidien, axé sur le couple, qui se déchire à grands coups de silences et se ressoude au lendemain d'un malentendu. Rencontre inattendue entre les ombres de Philippe Garrel et la lumière de Claude Sautet, *Le Septième Ciel* est aussi celle, bienheureuse, d'un grand petit film avec un auditoire affamé de qualité et celle, lumineuse, de deux acteurs (Sandrine Kiberlain et Vincent Lindon) au sommet de leur art. Cinéplex Odéon.

Martin Bilodeau

THE SPANISH PRISONER (LA PRISONNIÈRE ESPAGNOLE)

*** 1/2

David Mamet, maître dramaturge et scénariste, met en scène un polar d'une complexité extrême, fort intelligent, alambiqué, pas toujours vraisemblable, mais fascinant, s'emboîtant à la façon des poupées russes. Avec une distribution de grande qualité (Campbell Scott, Rebecca Pidgeon, Ben Gazzara, Steve Martin), l'intrigue machiavélique et ficelée comme un saucisson montrera comment un jeune inventeur naïf peut se faire duper par tous les faux amis masqués qu'il rencontre. Une mise en scène de haut vol pour un polar de qualité supérieure comme Mamet en a le secret. Cinéplex Odéon.

Odile Tremblay

THE TRUMAN SHOW

Ce bon film du talentueux cinéaste Peter Weir eût pu pousser son sujet plus loin, mais tel quel, *The Truman Show* demeure une très bonne satire tant de l'importance démesurée prise par le petit écran dans nos existences que de la perte de vie privée poussée ici jusqu'à l'angoisse. Donnant la vedette à Jim Carrey dans un rôle beaucoup moins caricatural que d'habitude, le film raconte l'histoire d'un homme filmé à son insu depuis sa naissance. Une atmosphère vraiment trouble naît de ces décors, de ces costumes kitsch, de cette intrigue lancinante à teneur hautement paranoïaque qui gagne une ré-

sonance à traquer nos hantises de fin de siècle. Famous Players.
 O. T.

THE LAST DAYS OF DISCO

Dernier volet de la trilogie de l'Américain Whit Stillman sur la jeunesse bourgeoise des années 80, *The Last Days of Disco* nous transporte en 1980, dans le Manhattan nocturne des discothèques branchées, où le cinéaste de *Metropolitan* et *Barcelona* dessine un portrait de groupe riche en observations psychologiques, sur fond de reconstitution minutieuse mais minimale. Une intrigue parallèle inutile vient hélas compromettre l'équilibre de cette comédie de mœurs qui porte sur les territoires sociaux, et à laquelle nous font adhérer les excellents Chloë Sevigny, Kate Beckinsale et Mackenzie Astin. Cinéplex Odéon.

M. B.

ÇADJO DILO

Troisième et dernier volet d'un triptyque que Tony Gatlif a consacré aux tziganes d'aujourd'hui, *Gadjo Dilo* (qui veut dire «étranger fou») nous fait pénétrer dans ce monde par l'intermédiaire de Stéphane (Romain Duris), un jeune Parisien qui, lancé sur les routes de la Roumanie à la recherche d'une voix entendue sur une cassette, échoue dans un village tzigane et y fait la découverte d'un paysage imaginaire extraordinaire. Habitué à un cinéma du mouvement perpétuel, Tony Gatlif s'est arrêté cette fois au carrefour de deux cultures pour y contempler et étudier les personnages, liés aux fils très fins d'un récit peu volontaire. Famous Players.

M. B.

SONATINE

Takeshi Kitano, le cinéaste de *Feux d'artifice*, dans le même registre du polar noir, livre avec *Sonatine* une œuvre d'épure et de violence stylisée. Il incarne lui-même, avec sa dégaine de dur imperturbable, le gangster pris dans une guerre de gang. Le stoïcisme du thème, la brutalité de plusieurs scènes alternent avec une pudeur, une retenue, une stylisation à l'opposé des repères américains du genre. (Cinéma du Parc)

O. T.

ON CONNAÎT LA CHANSON

Alain Resnais, toujours en exploration, réalise une comédie musicale joyeuse et grignote qui a récolté sept césars. Il faut dire que le duo Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri l'ont scénar-



MELINDA SUE GORDON

Laura Linney et Jim Carrey dans le film *The Truman Show*

risée (en plus de figurer à la distribution) et qu'ils s'amusent toujours à égratigner la bourgeoisie française. Chassés-croisés amoureux, quiproquos, dépressions nerveuses sont au programme avec des chansons en play-back insérées entre les dialogues. Ce n'est pas le plus percutant des films de Resnais, plutôt une adorable variation ludique portée par d'excellents dialogues et les interprétations d'Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri et André Dussolier. Cinéplex Odéon.

O. T.

FEMMES

Film délicat, rempli de nuances et pourtant d'une grande luminosité, *Femmes*, du cinéaste Moshé Mizrahi (*La Vie devant soi*), dresse le portrait sensible d'une femme qui, dans le Jérusalem du début du siècle, décide de donner à son mari une seconde épouse dans l'espoir que celle-ci lui donnera l'enfant qu'elle n'a pu porter elle-même. Mises à part quelques maladroites de récit, on retient de *Femmes* la qualité de son climat, le minimalisme de sa reconstitution d'époque et l'interprétation sublime de Michal Bat-Adam qui, dans le rôle de cette femme victime et artisanne de son malheur, porte le film sur ses épaules. Cinéplex Odéon.

M. B.

THE HORSE WHISPERER (L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX)

Pour la première fois de sa carrière, Robert Redford se donne le premier rôle dans une immense production où son «moi» cinéaste, parti d'un *best-seller* capable de susciter des attentes impatientes, étudie patiemment la rencontre des mondes urbain et rural à travers un face-à-face entre une éditrice new-yorkaise (Kristin Scott-Thomas) et un cow-boy du Montana (Redford), réunis par un cheval blessé. Sorte d'*Ordinary People* transplanté au pays de *A River Runs Through it*, *The Horse Whisperer* transcende sa confusion sentimentale et atteint l'universel grâce à la qualité des figures qui le traversent et la perspective déstabilisante des immenses prairies qui dénoient le drame de ses artifices mélodramatiques. Famous Players.

M. B.

JUNK MAIL

** 1/2

Primé un peu partout sur son passage, *Junk Mail*, du Norvégien Pål Sletaune, se situe à la croisée du polar, du drame psychologique et de la comédie. Un alliage audacieux dont le résultat, inégal, ne masque cependant pas l'intelligence de ce film à la fois cynique et bon enfant, qui raconte les péripéties d'un postier indiscret amoureux d'une femme sourde qui trempe dans une affaire louche. Un film au climat blafard et désabusé, emblématique d'un cinéma scandinave trop rare en nos contrées. Cinéplex Odéon.

M. B.

BULWORTH

** 1/2

Réalisé par Warren Beatty, *Bulworth* est un film coup de poing dans lequel, sur un feu roulant de vérités bonnes à dire et séduisantes à entendre, l'acteur, ainsi que le réalisateur, dénoncent l'inefficacité des politiciens américains. Le premier en interprétant un sénateur dégouté du métier, qui renvoie au visage de ses supporters leur propre hypocrisie; le second par l'intermédiaire d'un scénario-dynamo, mis en images avec l'aplomb de celui qui ne s'encombre pas de nuances. Dans les deux cas, le parcours s'avère rédempteur, même si quelques angles mériteraient d'être polis. Cinéplex Odéon.

M. B.

CLOCKWATCHERS

**

Premier film de l'Américaine Jill Sprecher, *Clockwatchers*, satire du monde du travail, raconte l'histoire d'une secrétaire timide et gauche qui se lie d'amitié avec trois collègues anesthésiés par l'ennui dans un bureau monochrome éclairé au néon, où des gestes insignifiants prennent des proportions gigantesques. La première partie, originale et fine, révèle en la cinéaste une satiriste douée; la seconde, par contre, présente une intrigue qui tourne à vide. Illustré avec intelligence, parcouru d'un bout à l'autre par une affreuse musique d'ascenseur, *Clockwatchers* est un objet étrange mais peu rigoureux. Avec Toni Collette, Parker Posey et Lisa Kudrow. Cinéplex Odéon.

M. B.

WILDE

**

Sur le thème explosif de la vie d'Oscar Wilde, écrivain victime de son homosexualité dans l'Angleterre victorienne, un film puissant était à faire. Brian Gilbert a privilégié l'approche anecdotique avec de belles images, les costumes raffinés de l'écrivain dandy, mais n'a pas fait exploser son sujet en l'entraînant en des sphères intérieures et symboliques plus poussées. Stephen Fry campe un Oscar Wilde qui ressemble à son modèle, mais il ne l'habite guère. Cinéplex Odéon.

O. T.

SIX DAYS, SEVEN NIGHTS

* 1/2

Remake en macédoine de plusieurs films dont *The African Queen* de Huston, ce film plus que faiblard tente maladroitement de redonner ses galons d'aventurier à un Harrison Ford qui n'a plus la fraîcheur d'un Indiana Jones. Avec tous les ingrédients clichés: romance, action, couple perdu dans une nature hostile, Ford y donne la réplique à Anne Reiche en cabotinant de concert. Malgré un certain comique né de la caricature des personnages secondaires et de la présence d'Anne Reiche, le film apparaît comme un sous-produit édulcoré des bons films qu'il pastiche. Famous Players.

O. T.

HOPE FLOATS (ESPOIR RETROUVÉ)

* 1/2

Cette bluette sentimentale raconte la douleur d'une femme (Sandra Bullock) de retour dans sa ville natale après avoir été plaquée par son mari devant l'auditoire d'un *reality show*. Une galerie de personnages parallèles (sa mère, sa fille et son futur) épaississent des situations que ce scénario truffé de bons sentiments ne résoudra jamais. Reste un bilan bien-pensant, illustré sans conviction par l'acteur-cinéaste Forest Whitaker (*Waiting to Exhale*), conçu pour un auditoire qu'on espère sentimental et complaisant. Gena Rowlands y gaspille son talent, mais Harry Connick Jr. y commet les ravages attendus. Cinéplex Odéon.

M. B.

I THINK I DO

*

Cette comédie gaie d'une extrême insignifiance signée Brian Sloan raconte les aventures sentimentales sans intérêt de jeunes gens qui se sont connus à l'université. Des héros antipathiques, des déboires et des rebondissements montés en épingle tournant autour de grandes questions du type: Bob couchera-t-il avec Brendan qu'il reluquait cinq ans plus tôt? Le film mal joué et surtout desservi par des dialogues insipides bourrés de lieux communs ne parvient jamais à nous intéresser au sort de personnages aussi mal développés. Au Cinéma du Parc.

O. T.

A PERFECT MURDER (MEURTRE PARFAIT)

RÉPERTOIRE

Magnifico

Chaussés de bottes en caoutchouc et armés d'un parapluie, des centaines de montréalais se réuniront demain soir sur la Main, à l'angle de la rue Roy. La raison? La projection en plein air des *Parapluies de Cherbourg*, chef-d'œuvre de Jacques Demy, choisi pour clôturer le volet extérieur de l'événement Magnifico. Si le temps est à la pluie, les vannes resteront fermées. Sinon, gare à vous car la main du dieu Chamberlan se promet d'arroser le parterre de cinéphiles au moment jugé opportun. Le compositeur Michel Legrand, qui ouvrait les Francofolies jeudi soir, chaussa-t-il lui aussi ses bottes?

ARTE à la Cinémathèque
 L'hommage que la Cinémathèque québécoise consacre à la chaîne de télévision franco-allemande ARTE se poursuit jusqu'à la fin du mois. Ce week-end, on y présente plusieurs pièces de résistance, à commencer par *Beautiful Losers*, documentaire de Diethar Küster qui trace les portraits parallèles de trois artistes de la chanson anglo-saxonne (Willy De Ville, Marianne Faithfull et Leonard Cohen). Des entrevues intelligentes, dé-

Adaptation contemporaine de *Dial M for Murder*, pièce de Frederick Knott qu'Alfred Hitchcock avait transposée à l'écran en 1954, ce déluge de lieux communs et d'images tape-à-l'œil qui a pour titre *A Perfect Murder* n'est qu'un ramassis d'idées tellement usées que son histoire d'épouse (Gwyneth Paltrow) menacée par un mari machiavélique (Michael Douglas), qui a engagé son amant pour la tuer, ressemble à une satire soumise à l'esthétique du clip, à l'odeur du cash et à la culture du hit. Cinéplex Odéon.

M. B.

GODZILLA

**

Convergence des efforts de scientifiques, de journalistes et de figures d'autorité pour défendre la Grosse Pomme contre un espèce de lézard muté par des tests nucléaires, jeu-meu du tyrannosaure de *Jurassic Park* qui, allez savoir pourquoi, a traversé océans et continents pour venir pondre ses œufs dans les sous-terrains d'une des villes les plus peuplées du monde, *Godzilla*, de Roland Emmerich (*Independence Day*), est une affreuse série C dépourvue de créativité, d'intelligence et de sensibilité, dont la somme des faiblesses nous projette dans le *Twilight Zone* du pire. Cinéplex Odéon.

M. B.

Cinéplex Odéon: 849-FILM
 Famous Players: 866-0111
 Parallèle: 843-6001
 Cinéma du Parc: 287-PARC



BARRY WETCHER

Mackenzie Astin et Kate Beckinsale dans *The Last Days of Disco*, le dernier film de la trilogie sur la petite bourgeoisie américaine des années 80

Téléviseurs et souvenirs du Musée MZTV



Salle Norman-McLaren
 335, boul. De Maisonneuve Est
 Berri-UQAM
 (514) 842-9768

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

PUBLICITÉ SAUVAGE



TAILLEFER DES JARDINS INC. ABBEVILLE

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

MUSIQUE

Humeurs festivalières

La saison des festivals est commencée; quelques suggestions pour le week-end

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Juste avant celui des météorologues, l'été musical prend son envol cette fin de semaine. Alors qu'à Balconville tout est encore tranquille, les regards et les oreilles se tournent vers des lieux enclins à la villégiature. Tout d'abord vers Saint-Irénée, dans le comté de Charlevoix.

Après deux manifestations nommées «avant-goûts» (Karina Gauvin et Philippe Magnan), samedi, un habitué, amoureux de l'endroit et gros canon du festival (comme de l'Académie du Domaine Forget), se charge de la véritable inauguration du pan international des festivités charlevoisiennes.

Alain Marion, le grand flûtiste et pédagogue français, jouera des concertos de Mozart et de Beethoven, accompagné par les Violons du Roy sous la baguette de Bernard Labadie. Pour compléter le programme, la symphonie n° 29 de Mozart («de Paris»), qui transporte dans un monde d'élégance et de raffinement, s'accorde magnifiquement à la splendeur du site.

Chaque visite d'Alain Marion au Domaine Forget est une fête en soi, lui qui a formé, ici comme depuis sa classe au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, tant de jeunes flûtistes québécois (rares sont ceux qui n'ont jamais suivi de classe de maître ou de stage avec lui et qui ne s'en réclament avec fierté).

On se renseigne au 1-888-DFORGET, poste 800, ou au www.cite.net/~dforget, un signet qui risque d'être fort utile pour plus qu'un voyage virtuel.

Un p'tit nouveau

Autre festival, tout nouveau celui-là, à Saint-Césaire, alors qu'on organise une célébration à la jeunesse et au répertoire québécois. Quand je dis jeunesse, c'est que les interprètes doivent avoir — règle du jeu incontournable — trente ans ou moins.

Ce n'est pas signe d'intérêt nuancé, au contraire: nulle autre que Louise Marcotte inaugure cette nouvelle série estivale joliment baptisée Festival du Bois-des-Quatre-Lieux.

Accompagnée de Réjean Coallier — on se saurait rêver meilleur auspice pour se conformer à la deuxième règle du jeu —, elle se livrera de très bonne grâce à l'interprétation, entre autres, des pièces québécoises d'aujourd'hui comme d'hier. Les organisateurs tentent admirablement de faire revivre dans notre mémoire trop de musique oubliée. Le couvent de La Présentation de Marie va vibrer d'une triple conjugaison.

Avec bonheur, on découvrira du répertoire, des interprètes et une perspective plus juste de notre histoire musicale, injustement boudée. Le principal reste, néanmoins, la qualité du concert.

Samedi, le public sera entre bonnes mains. Pour plus d'information, on téléphone au 1-450-529-9826.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

ONDES

André Jolivet: Ondes (1935); Tristan Murail: Tigres de verre (1975); Estelle Lemire: Capriccio (1990); Gilles Gobeil: Voix blanche (1989); Alain Louvier: Raga (1977); Luc-André Marcel: Danse de l'oiseau de Paradis (1962); Richard-G. Boucher: La Contemplation de l'eau par le feu (1982); Estelle Lemire, ondes Martenot; Adrienne Park, piano. Durée: 74 min. 54. SNE 616-CD

Curieux sort que celui des ondes Martenot, un des premiers — sinon «le» premier instrument électronique à avoir vraiment percé le monde des compositeurs pour autre chose que des essais sans lendemain. Bien que son répertoire comporte de magnifiques pièces et que de nombreux compositeurs, français surtout, l'aient inclus dans leur orchestre, le développement de la lutherie technologique l'a remis dans des fonds de placards d'où il ne sort que fort subrepticement, le moment d'un concert de Messiaen, ou d'un événement rétrospectif.

Pourtant, à écouter cet enregistrement d'Estelle Lemire, on se dit qu'il mérite mieux, malgré un certain sentiment suranné de la sonorité que d'autres appelleront charme et que d'autres abhorront, affublant l'instrument du sobriquet de pisselette. Pour prouver l'utilité et la nécessité de son instrument, à une époque où l'on ferme à Montréal la seule classe d'ondes Martenot en Amérique du Nord, Estelle Lemire propose un programme où l'ondiste (nom de celui ou celle qui joue des ondes Martenot) dialogue avec le piano ou la bande enregistrée, où parfois elle joue seule, histoire de montrer la variété et la diversité du répertoire.

La majorité des pièces sont d'inspiration résolument issue de la pensée d'avant garde et de ses suites. C'est par celles-là qu'il faut commencer l'écoute, surtout si vous n'êtes pas habitués à ce répertoire, quitte à n'être disponible qu'à une ou deux pièces à la fois. C'est une méthode d'approvisionnement qui va vous remplir de bonheur.

Au palmarès, l'Ondes de Jolivet (ondes et piano) et le Raga d'Alain Louvier. Une entrée dans un univers très subjectif ou encore la mélodie prédominante et qui permet d'entendre assez nettement les diverses possibilités de timbres de l'instrument tout en appréciant la qualité des interprètes. Tentez ensuite une percée vers les Tigres de verre de Tristan Murail, plus agressif avec une prédominance du geste assez dramatique et efficace, ou encore la Voix blanche de Gilles Gobeil.

On tient ici une pièce de grande qualité, où l'intégration entre la bande et l'instrument en direct est formidablement réussie. Un univers mixte, s'inspirant de la panoplie acoustique, d'un certain langage harmonique traditionnel, et de trucs (glissandos, écho, attaques supprimées...) qui produit d'abord un effet, puis une impression. Étonnant et gratifiant, surtout aussi bien joué.

Oublions vite les



deux dernières «sélections». C'est à cause de ce genre de musique que les ondes Martenot on si mauvaise réputation. L'instrument est en effet traité ici comme un ersatz d'autre chose, ce qui ne lui réussit guère (quoique le climat hindou de la Contemplation du feu et de l'eau plaira aux adeptes de la musique relaxante spirituelle nouvellement).

Un mot spécial pour l'œuvre composée par Estelle Lemire: avant de l'écouter, réentendez les Quatres Saisons de Vivaldi; vous aurez alors les clés pour bien suivre cet intéressant et riche parcours. L'interprète-compositeur mérite votre écoute, croyez-moi, et la qualité du produit présenté est sans reproche. Faites donc des expériences!

LES CARACTÈRES DE LA VARIATION

Œuvres pour orgue des XVI^e et XVII^e siècles par Louis Couperin, Johann Pachelbel, Bernardo Storace, Girolamo Frescobaldi, Tarquinio Merula, William Byrd, Pablo Bruna et Jan Pieterzoon Sweelinck. René Saorgin, orgue Lingardi (1847) à Saorge (comté de Nice). Durée: 58 min. 03. Tempéraments-France Musique, TEM 316010

Il y toujours un plaisir rare à écouter sur disque un orgue bien enregistré qui ne fait pas fuir de la salle

Les caractères de la variation

L. Couperin, J. Pachelbel, B. Storace, G. Frescobaldi, T. Merula, W. Byrd, P. Bruna, J. P. Sweelinck

René Saorgin

Orgue Lingardi (1847)
Saorge

Vendredi, 26 juin
20 h 30 24 \$

Philippe Magnan, hautbois
Jacques Tys, hautbois
Marie Picard, clarinette
Robert Spring, clarinette
Richard Gagnon, basson
Michael Sweeney, basson
Guy Carmichael, cor

Soirée Bell

œuvres de Mozart, Beethoven

Samedi, 27 juin

20 h 30 24 \$

Éric LeSage, piano
œuvres de Beethoven, Dutilleul, Jolivet, Prokofiev, Schubert

Soirée du Consulat Général de France

Brunches-Musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

21 juin Arabesque
Chansons de France et du Québec

28 juin Gabriel Hamel et son groupe
Répertoire de jazz

Bell Hydro Québec diffuseur officiel chaîne culturelle Radio Canada

Du clavier, oui, mais pas celui que vous attendez

Des ondes Martenot au clavecin, la musique pour clavier sait prendre tous les visages

pense ici à une contrepartie: Catherine Todorovski, aussi excellente dans ce répertoire, mais d'un tempérament autrement plus enflammé, une autre personnalité, quoi).

GRETA KRAUS — BACH

Jean Sébastien Bach: Suite anglaise n° 3 en sol mineur, BWV 808; Fantaisie chromatique et fugue en ré mineur, BWV 903; Partita en si mineur («Ouverture à la française») BWV 831; Air varié dans le style italien, BWV 989. Greta Kraus, clavecin. Durée: 73 min. 43. Les disques SRC, collection Perspectives PSCD 2014

On l'appelle parfois la Wanda Landowska canadienne, cette émigrée judéo-autrichienne qui ne se mit au clavecin que par coïncidence, elle qui voulait faire du piano, mais qui ne possédait pas la force physique pour totalement apprivoiser cet instrument. Grâce à une amie, ses dons, qu'on dit immenses, et son sens musical, qu'on dit sans pareil — nuançons avec l'évolution des critères stylistiques —, ont pu pleinement s'épanouir au clavecin «le seul instrument sur lequel je pouvais faire tout ce que je voulais».

Repiquages d'époque révolue qui laissent transparaître la fougue indéniable de celle qui fut la répétitrice adulée de vedettes tels Jon Vickers, Theresa Stratas, Gary Rylea et j'en passe, hommage à une personnalité imposante de la musique au Canada anglais, voila ce qui est offert ici.

La qualité technique en souffre parfois, mais guère la musique. L'adepte fervente des Schubert, Schumann, Wagner parle, forte de tout ce savoir par les notes de Bach. Le ton n'est pas romantique, loin de là, mais nous sommes à des lieues de la rigueur souvent mécanique ou des outrances se voulant expressives de bien des jeunes clavecinistes actuels. En dépit d'un certain malaise éprouvé à

l'écoute, on finit par embarquer dans cette manière de faire.

Le malaise est de deux sources (si on oublie les contingences techniques inhérentes au passage du temps et à l'évolution des technologies). La première est celle de l'instrument. Greta Kraus joue d'un instrument qui aujourd'hui fait dresser les cheveux sur la tête. Tout ce qui fait qu'on a longtemps détesté le clavecin se trouve ici réuni: son aigre et coïncé, avec peu de rondeur et encore moins de chaleur, et accordé selon des méthodes «égales» qu'on n'utilise plus aujourd'hui tant elles sont contraires à la bonne résonnance de l'instrument.

Ensuite, il y a celle de la sensibilité qui a évolué et demande de ces partitions un peu moins de roideur et de «respect» au profit du souffle et de la progression émotive du discours. Ce n'est pas un défaut, au contraire. C'est ce qui donne tout son intérêt à ce document d'archive qui fait se rendre compte du chemin parcouru depuis les origines du baroque revival ici, de Kraus à Beauséjour, en passant par Kenneth Gilbert et Scott Ross.

Si on peut encore admirer la figure de proue qu'elle fut et saluer encore cette vieille dame respectable, si on prend encore plaisir à l'entendre, c'est, avouons-le, avec une sympathie légèrement défectueuse et une reconnaissance éternelle. Sans elle, où serions-nous? Le voyage aux sources proposé ici est donc sentimental et musicologique. En cela, il s'avère précieux.



Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Une saison 1998-1999
à l'enseignement de l'infiniment Grand.

Les Grands Classiques Coppélia • Manon •
Le Trio Classique Les Grands
Contemporains Mark Morris Dance Group • Les
Ballets de Monte-Carlo • Créations 1999

Choisissez votre série }
à partir de 49 \$ seulement !

ABONNEMENT EXPRESS (514) 849-0269

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU
DOMAINE Forget

Du 20 juin au 23 août

RESERVATIONS : (418) 452-3535 poste 872
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872

Samedi, 20 juin
20 h 30 27 \$

Alain Marion, flûte
Michael Radulescu, orgue
Les Violons du Roy
Direction: Bernard Labadie
Soirée Hydro-Québec œuvres de Devienne, Haydn, Mozart

Dimanche, 21 juin
de 14 h à 17 h Gratuit

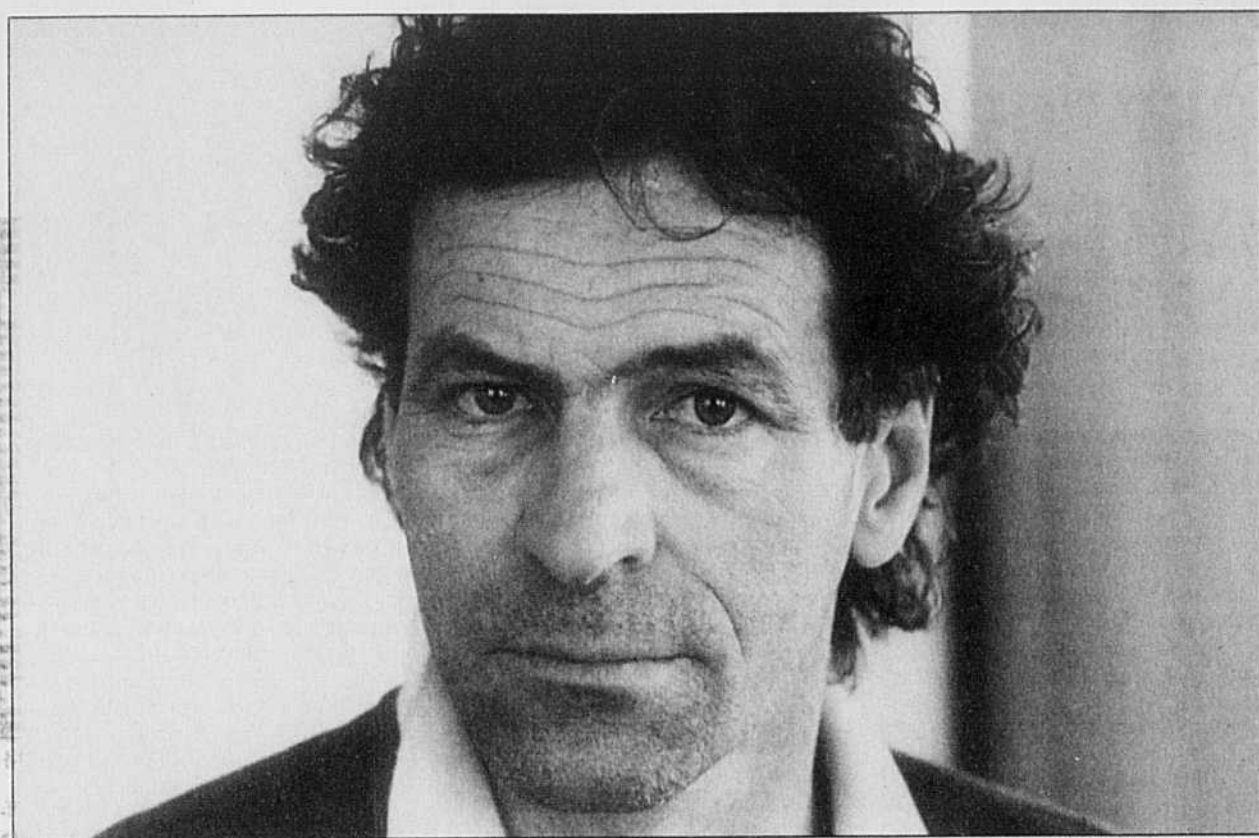
PORTES OUVERTES

Robert Girard, clavecin et orgue
Robert Sigmund, clavecin et orgue

Ensemble Arabesque
Marie-Andrée Paré, soprano
Claude Gagnon, guitare
Marc Gagnon, violon
Anne-Marie Cassidy, violoncelle
En collaboration avec Hydro-Québec

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE



SOURCE FRANCOFOLIES

Pour survivre, Claude Gauthier est retourné dans son pays.

Une terre glaise encore fertile

À l'aube de la soixantaine, Claude Gauthier, le gars de Lac-Saguy, veut bien faire le francou pour un soir, à condition qu'on le laisse poursuivre son «plus beau voyage» au pays neuf de la chanson.

SYLVAIN CORMIER

C a sonne. Claude Gauthier décroche, me salue, puis me demande de le rappeler au même numéro dans trente secondes. «J'étais dans la petite pièce en bas où il y a un téléviseur, m'explique-t-il exactement trente secondes plus tard. C'est un petit peu bruyant. Me voilà dans mon habitat, mon habitat naturel au grenier.»

Le grenier de sa magnifique demeure. La maison Beaulieu. Une maison qui porte un nom ne peut qu'être belle. Depuis trois ans, Gauthier est de retour chez lui, dans son coin natal de Lac-Saguy, dans les Hautes-Laurentides. La terre glaise de son *Grand Six-Pieds*, celui qu'il fallait pas emmerder avec les mesures à l'anglaise. «Ici, c'est ma survie, lâchet-il tout doucement. Ça faisait dix ans que j'étais mal à l'aise à Montréal. J'étais devenu un solitaire dans son sous-sol, qui n'écouait plus de musique, ne sortait plus, n'allait plus aux premières. Un matin, j'ai décidé de retourner dans mon pays. Il était temps, je commençais à moisir.» De là-bas, il mène tout naturellement sa carrière, téléphonie moderne à la rescousse. «J'utilise mon temps plus sainement. C'est sûr que j'écris encore sur les p'tits oiseaux et la couleur du temps, mais parce que ça m'entoure, pas par nostalgie comme je le faisais en ville...»

Enthousiasme juvénile

Il y a de belles saillies d'enthousiasme juvénile dans le ton du presque sexagénaire. Le beau timbre de Claude Gauthier, qui réchauffe le Québec depuis *Le soleil brillera demain* (premier prix au radio-crochet *Les étoiles de demain* de CKVL en 1959), en est irradié. C'est que les nouvelles sont bonnes. Vraiment bonnes. Il y a le spectacle des FrancoFolies de Montréal, bien sûr, au nouveau Café du Monument-National dimanche 21 juin, heureuse suite de son passage aux Francos extérieures de l'an dernier, corollaire du regain d'intérêt pour les chansonniers suscité par la série télévisée et l'album double *La Mémoire des boîtes à chansons* (Canal D/DisQuébec, 1995). Il y a Les

Concerts du Lac, un petit festival tout neuf de musiques classique, tzigane et chansonnière qu'anime Gauthier du 4 juillet au 15 août à l'église du Lac-du-Cerf. «C'est un petit village d'ici qui est un peu en mourance. Si on ne crée pas un événement de qualité comme celui-là, bientôt, on aura des régates de sea-doo...» Et surtout, il y a un nouveau disque en chantier, avec Daniel Lavoie à la réalisation, une belle douzaine de fraîches chansons à paraître à la tombée des feuilles chez Gestion, Son & Image, la solide maison de production et gérance de Robert Vinet (Charlebois, Dufresne, Vigneault).

«Après L'Agenda [l'album précédent, paru en 1993 sur la modeste étiquette Transit], qui ne s'est pas vendu, qui n'a pas tourné à la radio, je me suis posé de sérieuses questions. Est-ce que j'avais une trop vieille façon d'écrire? Est-ce que j'avais le bon son? J'ai compris que j'avais seulement envie que quelqu'un me prenne en main. Daniel [Lavoie], c'est un véritable sherpa. Un guide extraordinaire. Il m'a fait travailler et retravailler les chansons. Il voulait le meilleur de mon écriture, et aussi un disque qui soit AAA côté technique. En fait, il voulait la même chose que moi: un disque viable. Pour moi, c'était ça ou j'accrochais tranquillement ma guitare...»

Pour Claude Gauthier, ne trainer qu'un lot d'immortelles en bandoulière a manifestement fini par peser sur l'épaule: impossible d'aller son chemin sans porter Geneviève. Ton nom, Marie-Noël. Parlez-moi de vous, Le Plus beau voyage. Et l'incontournable *Grand six-pieds*, un air qui «commence à sentir», soupire l'intéressé lors de son très beau spectacle d'avril au studio-théâtre de la PdA. «Tu sais, Marie-Noël a été composée en 1964 quand Robert [Charlebois, co-créateur] était encore en culottes courtes.» Et moi à peine sorti des couches, lui dis-je, ce qui n'a pas empêché Marie-Noël d'exister en mon temps. «Si la chanson peut intéresser des cœurs de chaque génération, tant mieux, convient Gauthier, mais il faut aussi composer avec la nostalgie. J'ai été plusieurs années sans faire Le Grand six-pieds. Les gens sortaient déçus. Je me suis aperçu qu'il y a des fidélités à respecter. Mais je ne veux pas chanter que mes années soixante...» Et ceux qui aiment vraiment Claude Gauthier ne veulent pas seulement voir sa bonne tête à la télé ou au cinéma. *Grand six-pieds* ou pas, l'important, c'est qu'il chante. Fier de son à-à-à-âme. «Dans les conditions présentes, moi, je continue au moins dix ans...»

Les francochoix du Devoir

Samedi 20 juin

Vilain Pingouin. C'est bien joli, l'héritage judéo-chrétien, mais on ne va pas s'amuser à enfoncer le clou à travers les chairs: on l'a écrit en ces pages. *Yé quelle heure?*, l'album-retour du groupe-phare de la première moitié des années 90, est plutôt décevant parce que les gars de Vilain Pingouin ne nous ont refait que du Vilain Pingouin vieux genre (sauf l'extrait radio *Miroir miroir*). Ce qui ne veut pas dire que l'album est mauvais: les Stones aussi nous font (et refont) du Stones, et nous en remangeons. Cela dit, passons à l'étape suivante: le spectacle. Le vrai test, comme pour les Stones, aura lieu devant public, à 21h ou 23h rue Sainte-Catherine, scène Hydro-Québec (celle qui fait face à l'esplanade de la PdA). Yé quelle heure? Pour le Pingouin, c'est l'heure de faire du Vilain.

Dimanche 21 juin

Isabelle Lehoux. Un cas d'espèce que cette lauréate de Granby, inclassable et intraitable chanteuse, sorte de timide-frondeuse qui fonce toujours de peur de reculer, qui chante dans tous les genres pour s'éprouver, tantôt Danielle Mesia vocalises à fond la caisse autant que du Pauline Julien tout en murmures et chuchotements. Vous l'aimerez intensément ou pas du tout: impossible de demeurer de marbre devant cette voix à pierre fendre. Isabelle Lehoux est certes l'une des belles audaces de la programmation extérieure, totalement hors-modes, ne racolant ni l'amateur de chanson française traditionnelle, ni le surexcité du hip hop. Dans le cadre de l'émission *Sur scène avec... aux FrancoFolies*, diffusée par Radio-Canada et animée par Michel Desautels à 19h tous les soirs en direct de la place Hydro-Québec, adjacente au TNM.

Sylvain Cormier

ADORE Smashing Pumpkins Virgin

Avec *Adore*, les Smashing Pumpkins tentent par tous les moyens de se libérer de la force d'attraction du mouvement punk du début des années 90 qui les a pourtant portés au sommet des palmarès.

Billy Corgan, l'âme du trio de Chicago, a enlevé son pied de la pédale à distorsion qu'il utilisait comme un accélérateur. Toujours entouré de James Iha (guitare) et D'Arcy (basse), il livre des chansons à la ligne mélodique plus forte, appuyée par des textes encore plus intimes. Le groupe se permet même d'utiliser une batterie électronique d'inspiration hip hop sur certains morceaux. La batterie est très présente sur cet album, tandis que les guitares s'effacent. Outre, la machine, les Smashing Pumpkins ont eu recours aux services des batteurs Matt Walker, qui est retourné avec les Cupcakes, et Matt Cameron, l'ancien de Soundgarden.

Corgan s'avouait satisfait du résultat dans une entrevue accordée récemment au magazine *Rolling Stone*. «J'ai apprécié notre succès, mais j'avais l'impression que nous faisons du surf sur une vague qui ne s'était pas encore tout à fait éteinte, disait-il en substance. Je me sens maintenant au même point qu'à nos débuts. Les gens vont se creuser la tête et se dire: «Je ne sais pas ce que c'est, je n'aime pas, j'adore...»

Exit les riffs de guitare dévastateurs, les tambours battants et les cris de rage de Corgan à la *Bullet with butterfly wings* ou *Where boys fear to tread*, deux titres de Mellon Collie and the Infinite Sadness. Les chansons d'*Adore* ne se comparent même pas aux morceaux les plus moelleux de cet album double comme la chanson titre ou *Tonight, tonight*.

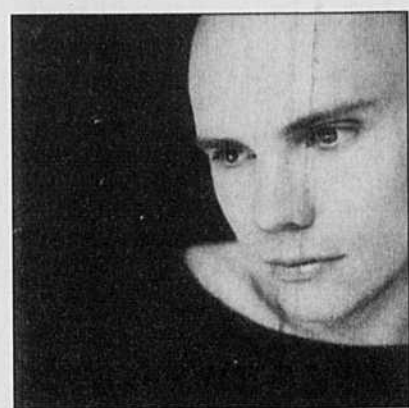
En fait, il faut chercher du côté de *Let It Come Down*, l'album que James Iha, le guitariste des Pumpkins, a enregistré en solo pour trouver un quelconque point de comparaison, et encore.

Adore, ce sont les «chansons d'amour un peu naïves» d'Iha visitées par un Corgan inspiré. «Love is good and love is kind/Love is drunk and love is blind/Love is good and love is mine/Love is drunk all the time», chante-t-il sur *Shame*.

La mort était fortement présente dans les textes de Corgan, et elle y est encore plus maintenant qu'il a divorcé et qu'il a perdu sa mère. Il a écrit pour cette dernière *For Martha*. Avec la voix pleine de détresse qui est la sienne, il chante sur *Tear*: «I saw you there you were on your way/You held the rain and for the first time heaven seemed insane/cause heaven is to blame for taking you away».

La douleur inhérente à l'œuvre de Corgan est plus crue sur *Adore*. Elle ne trouve plus refuge dans la distorsion et les cris. Mais la marque des Pumpkins, cette implosion des sons et des sentiments, est toujours présente.

Billy Corgan parle d'*Adore* comme d'un album «en avance sur son temps», voire «le premier véritable album post-grunge». Il s'emballe un peu. Il s'agit plutôt du premier album post-grunge d'un groupe porté par la vague grunge. *Adore* est un album de transition très réussi, ce qui est déjà beaucoup pour un groupe qui avait beaucoup à perdre. Après *Mellon Collie and the Infinite Sadness*, vendu à plusieurs millions d'exemplaires, le groupe avait le choix de se parodier ou de changer de cap. Comme U2 après *The Joshua*



Tree ou R.E.M. après *Automatic For The People*, les Smashing Pumpkins ont décidé de se renouveler. C'est rassurant. Cela annonce que la bande à Corgan restera à l'avant de la scène musicale pour un bon moment.

Brian Myles

PEOPLE MOVE ON

Bernard Butler
Creation/Columbia (Sony)

Bernard Butler? Le guitariste fondateur de Suede. Suede? L'un de ces groupes-champions qui poussent à raison d'un par 15 minutes en Angleterre, c'est-à-dire le temps de tapisser les devantures des hebdomadaires et mensuels musicaux. Parti jouer tout seul en 1994, Butler a mis un temps fou à concocter *People Move On*, son premier album solo. Normal, avec tout ce qu'il a mis dedans. Depuis Phil Spector, le célèbre créateur foudroyé de *Deep Mountain High* et autres «symphonies pour teenagers», rarement entendu orchestrations plus amples, textures plus étudiées, atmosphères plus hypnotiques que celles de Butler, qui joue tout sauf la batterie et les cordes. C'est franchement magnifique. Il y a des guitares d'un bout à l'autre de l'horizon, des guitares envoutantes qui empruntent sans gêne à Peter Green et son *Albatross* du Fleetwood Mac première époque (*Woman I Know*), et des guitares, psychédélics comme Pink Floyd 1971 (*Autograph*). Il y a des cordes, des cumulo-nimbus pleins de cordes qui remplissent la voûte céleste (*A Change of Heart*). Il y a de superbes crescendos lents qui ravalent les p'tits frères d'Oasis au rang de tâcherons. Il y a aussi une voix, à mi-chemin entre Lennon et Marc Bolan, absolument caressante. *People Move On* est ce type d'album démesurément ambitieux mais réussi qui tient lieu d'univers, dont on s'imprègne exclusivement pendant des jours et des jours. Gare à l'accoutumance.

Sylvain Cormier

GAUCHER

Les Mauvais Quarts D'Heure
Musi-Art

Les Mauvais Quarts D'Heure, c'était ce groupe issu du concours de rock alternatif Polliwog qui avait presque arraché L'Empire des Futures Stars 1996 à Féroce F. E. T.A. Un trio que le collègue Laurent Saulnier affublait de chapeau Power Pop Nineties Style, autrement dit: du rock hardcore avec des mélodies. Du pipaf dans la face, mais efficace. Deux ans plus tard, une fois passés et repassés à la moulINETTE de l'industrie, revoilà nos Quarts D'Heures, les mêmes trois, Simon Bédard à la guitare, Bernard Potvin à la batterie et Jocelyn Gagné à la basse, premier album enfin en main (à gauche, d'où le titre *Gaucher*). Les mêmes, mais quelque peu changés. Vieillis, en fait.

D'au moins deux décennies. Si la chanson-titre et les *Passe pas à travers*, *Plancher des vaches* et autres *Jean le gentil* rentrent encore assez vigoureusement dedans, on a surtout droit à une sorte de pop-rock progressif très années 70 dans le genre: presque du Morse Code sur fond de guitare distorsionnée, avec jolies mélodies et bouquets d'harmonies vocales très (trop?) en avant dans le mixage (*Myriam, Petite personnalité*). Résultat du test d'écoute effectué l'autre jour auprès des ados-maison: un peu mieux dans le lecteur de l'autre, meilleur en spectacle au RockFest. De moins en moins mauvais, ces Quarts D'Heure. C'est tout le problème.

Sylvain Cormier

ALIVE

Jacky Terrasson Trio
Blue Note

C'est toujours la même chose: avant d'écouter, on lit. C'est forcé. Comme le disait on ne sait plus trop qui, probablement La Palice, c'est dans la nature des choses. Or donc, on lit. Plus précisément, on lit la pochette du dernier album de Jacky Terrasson.

Et on constate que le programme est le suivant: *Things Ain't What They Used To Be* de Duke Ellington, *Sister Cheryl* de Tony Williams, la splendide *Nature Boy* de Eden Ahbez, l'incontournable *Love For Sale* de Cole Porter, *The Theme* de Miles Davis, un traditionnel, soit *There's No Disappointment In Heaven*, le tout entrecoupé de trois compositions originales: *Cum-ba's Dance*, *Simple Things*, et *Fog Taking Over Noe Valley*.

On lit donc le programme et, comme il s'agit de ce programme-ci, de ce programme fait de Ellington, Davis et les autres, on se dit: «Si le jeu est à la hauteur, ce sera le pied. Assuré.»

On écoute donc Terrasson accompagné de Ugona Okegwo à la contrebasse et Leon Parker à la batterie. On réalise combien la complicité entre eux est prononcée. On réalise surtout qu'entre les doigts de Terrasson, la chose musicale a l'air toute simple. À la fin, on applaudit. Et on recommence.

Serge Truffaut

SWEET BLACK ANGEL

Pinetop Perkins
Gitanes/Verve

Lorsqu'on a vu la couverture du récent album de Pinetop Perkins, on s'est dit: «Mais au fait, quel âge a-t-il?» Parce que le Perkins, il nous semble qu'il a toujours été là. En tout cas, qu'il était déjà là lorsque les Stones répétaient à qui mieux mieux comme à l'envie qu'ils avaient piqué pas mal de leurs plans musicaux au band de Muddy Waters dont Perkins était le pianiste.

Bon, pour obtenir réponse à notre question, on consulte évidemment le Grand Livre. Puis? 85 ans. Il a 85 ans, le Pinetop Perkins. On prend le 85, on soustrait les années d'apprentissage, soit 15 ans, et on obtient 70 ans de clubs et de routes. 70 ans... Nom de Dieu! C'est pas un bail, ça. C'est l'éternité.

On écoute cet album que vient de publier une étiquette digne de ce nom. Comme elle est digne de ce nom, l'étiquette en question, le Perkins a fait appel à des gros calibres exigeant des cachets moyens. Duke Robillard est à la guitare, Bob Margolin également, Calvin Jones est à la basse, Willie Big Eyes Smith est à la batterie, Mark Kazanoff est au saxo, Gordon Beadle aussi. Bref, la rythmique, c'est celle qu'utilisait Muddy Waters dans les années 70 et 80.

Au programme, il y a du Memphis Slim, du Muddy Waters, du Eddie Boyd, du Leroy Carr, c'est très vieux ça, du Johnny Copeland, du Elmore James, du Perkins évidemment. Et puis c'est le régal. Tellement, qu'on se dit que le bonheur, au fond, c'est tout simple. Il suffit d'écouter Pinetop Perkins chanter et pianoter *What's The Matter With The Mill*, le tout arrosé d'un petit rosé. C'est dit.

Serge Truffaut

MÉLODIES

L'unique magasin de disques
exclusivement

JAZZ

au Québec

LE SPÉCIALISTE DE L'IMPORTATION JAZZ

4375, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
Tél.: (514) 845-1736
Fax: (514) 845-7233

LA NUIT DE LA POÉSIE

Place à la poésie et à la musique pendant huit heures sans interruption. *Totale liberté* avec Claude Beausoleil, Yves Boisvert, Yvan Bienvenue, Christine Balta, Denise Brassard, Jean-Paul Daoust, Patrice Desbiens, Raoul Duguay, Louise Dupré, Michel Garneau, Suzanne Jacob, D. Kim, Jean-Pierre Lefebvre, J.S. Larouche, Hélène Monette, Mitsiko Miller, Jean-François Poupard, Serge-Patrice Thibodeau, Marc Vaillancourt, Pierre Falardeau ainsi que Serge Boisvert et ses musiciens. Réal. Jean Gagnon. Du samedi 20 juin à 22 h au dimanche 21 juin à 6 h

VOYAGE SUR LA PLANÈTE DES CLOWNS

Partez à la découverte d'artistes qui ont rarement la parole, une invitation à voyager dans l'univers fascinant des clowns dans une série de sept émissions. Anim. Francine Marchand. Réal. Doris Dumais. Du lundi au vendredi à 11 h, dès le jeudi 25 juin

LE HUITIÈME JOUR

Cet été encore, Marie-Andrée Michaud propose, à tous les dimanches, ce lieu unique favorisant la réflexion autant par une sélection musicale fouillée que par des citations, des pensées, des textes et des témoignages. Pour la première de

la saison, elle reçoit ANTONINE MAILLET. Réal. Michel Morin. Dimanche à 19 h 30

MÉMOIRE RETROUVÉE

Ils ont vécu pour la musique. Ils se sont produits sur les scènes du monde. Ils sont parvenus au sommet de leur art. Ils rappellent à notre mémoire leurs souvenirs de scène et de ville. Cette semaine, parmi les invités: LÉOPOLD SIMONEAU et PIERRETTE ALARIE. Une émission de Pierre Vachon. En semaine à 9 h

LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI

Retrouvez l'incontournable GILLES ARCHAMBAULT, qui, du 22 juin au 10 juillet, vous dira tout sur la musique *West Coast* et sur les concerts présentés au Festival International de Jazz de Montréal. Une émission de Gilles Archambault, le guide passionné par excellence! En semaine à 12 h 11 Samedi 4 et dimanche 5 juillet à 12 h 10

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



LES ARTS

EXPOSITIONS

Peintures hybrides

PEINTURE PEINTURE

Salle 418
Édifice Belgo
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 11 juillet

BERNARD LAMARCHE

Nous poursuivons cette semaine notre série de «grands reportages» dont la rédaction coïncide avec la tenue de l'événement *Peinture peinture*. Puisque toute la différence du monde tient dans le fait que couvrir *Peinture peinture* en général n'a rien à voir avec couvrir *Peinture peinture* en particulier (cette semaine c'est ce dont il s'agit). Puisqu'il y a encore beaucoup de peinture à voir dans cet accrochage monstre, et que nous vous accompagnerons coûte que coûte dans ce périple, alors cette semaine encore, place à la peinture. Malgré le fait qu'il y ait du bon et du moins bon dans les salles du Belgo, quoique notre éternelle inclination à un enthousiasme débridé nous oriente à n'en retenir que le meilleur — l'indulgence, à quelques détails près, étant notre lot —, place à la peinture.

De l'abstraction et de la peinture impure

Nous l'avons dit, un des objectifs de *Peinture peinture* est d'en finir avec la classique opposition entre peinture abstraite et peinture figurative, à en montrer en quelque sorte l'obsolescence. Or, vous en conviendrez avec nous, cette louable et pertinente entreprise possède le fâcheux corollaire de créer un troisième terme à partir des deux premiers. Un hybride, vous en conviendrez aussi avec nous, qui ne nous mène pas très loin. D'autant plus que de plusieurs manières il serait possible de démontrer que même figurative jusqu'au bout des ongles, toute peinture conserve son degré d'abstraction, ce qui revient à rendre de toutes manières caduque l'opposition de départ.

Or, de deux choses l'une. Soit que

l'on excuse *Peinture peinture* de ne pas fouiller plus avant la question, la raison en étant que l'entreprise commerciale qu'elle est permet de rester en surface des choses. Soit, donc, que l'on absorbe la quantité astronomique de peinture que présente l'événement et que l'on se couche avec la bête impression d'avoir fait notre bonne action, soit que l'on se questionne plus à fond pour savoir de quoi il en retourne. Or, à ce chapitre, sachez qu'à chaque semaine en ces pages, on se saigne sans retenue pour vous.

Un des meilleurs regroupements d'œuvres, à notre avis, de l'exposition entière, est celui qui comble l'ancien local de la galerie Christiane Chassay, c'est-à-dire le 418 du Belgo. Non seulement les œuvres des Barry Allikas, David Blatherwick, Martin Bourdeau, Alexandre David, Stéphane Gilot, Mark Mullin, Carmen Ruschinsky, Francine Savard et Olivier Sorrentino, prises individuellement démontrent une belle force de caractère, mais leur réunion dans un même local procède d'un très heureux amalgame.

De façon très générale, les œuvres de cette salle, sauf peut-être exception faite de celle de Stéphane Gilot, ne retiennent pas l'attention dans la manière qu'elles ont d'être abstraites, ce en quoi elles ont peu en commun. Elles ont toutefois une façon très particulière de rétablir une relation identifiable à un référent. Un référent qui lui n'est pas concret. Si nous pouvions définir l'abstraction en peinture en terme de prise de distance avec le «réel», en rupture donc avec les référents dont l'iconographie est immédiatement reconnaissable, disons, autrement dit, ces toiles ne seraient tout simplement pas abstraites.

Cartographies

Quelques-unes de ces toiles entretiennent des liens avec un réel dont la particularité est de glisser dans ce qu'il est convenu d'appréhender comme le virtuel. Elles s'orientent en fonction d'une imagerie numérique. Elles s'affairent pour notre plus grand plaisir à

brouiller l'abstrait et le virtuel. Dans cette catégorie seraient à mettre les œuvres de Allikas dont la géométrie simplifiée suggère des réseaux informatiques, et celle de Blatherwick, qui a troqué les superpositions de trames fluides, sorte de filets colorés, pour privilégier des masses en expansions faites de petites cellules reliées entre elles. Dans son cas, l'organité des masses grouillantes est relayée par un modèle de représentation qui n'est pas sans rappeler les images d'ADN générées par ordinateurs. De son côté, Savard se distingue des cartographies ordinées des premiers par une étroite agglomération de tableaux gris, qui ensemble prennent le visage d'une trame urbaine générique. Cela s'intitule bellement *Promenade en 56 tableaux*, de 1993.

Dans la petite salle, en entrant à droite, les responsables de l'événement ont accroché un trio de tableaux noir et blanc de Martin Bourdeau. Dans ce cas, ce qu'on pourrait voir comme des médaillons anciens sur lesquels on peignait des portraits miniatures maculent la surface impure des toiles tableaux. Or, l'irrégularité apparente de la disposition de ces ovales noirs entre en écho avec l'empilement des visages de tableaux modernes archi-connus. Étonnamment. La résultante de ce procédé d'emprunt se tient admirablement, et propose des effets de perspectives captivants. On peut rapprocher de ces ingénieuses configurations de taches noires toutes en référence à la peinture, celles des rectangles noirs sur fond de blanc cassé d'Olivier Sorrentino dans la salle principale. Sur quatre panneaux de même format, Sorrentino a disposé ces masses noires de façon à former les lettres épelant le mot «FAUX». Ici l'accrochage très serré des panneaux, bien qu'il trahisse la décoloration inégale des supports dont nous ne saurions être sûrs qu'il est contrôlée, a ceci de réussi qu'il brouille à souhait la lisibilité des lettres. Elle deviennent ainsi sensiblement plus abstraites.

Jeux de textures

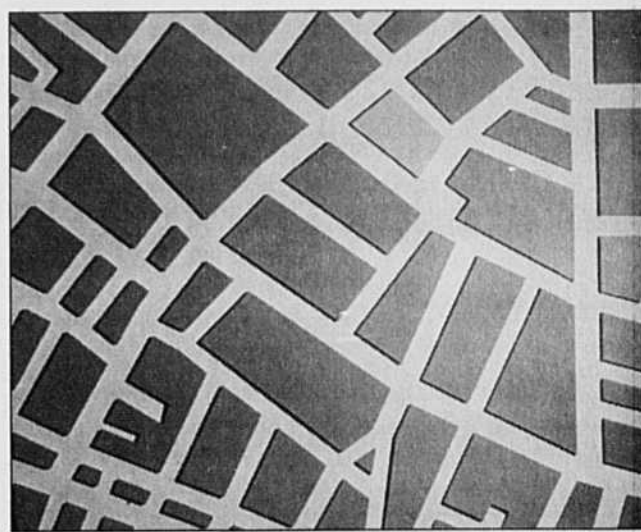
Dans une salle jouxtant la salle principale, trois œuvres traitent toutes d'une manière ou d'une autre avec des textures que l'on pourrait désigner comme *ready-made*, surtout dans le cas d'Alexandre David. Son œuvre consiste en le collage sur support de bois d'un feutre qui reprend grosso modo le motif d'un camouflage de brousse. Reléguant le faire de la peinture à l'arrière-plan, David reprend des textures utilisées expressément dans le but de tromper l'œil par jeu d'illusion. Ce trompe-l'œil ne parle pas moins de peinture que les deux tableaux qui le côtoie, qui eux recourent à une réalisation plus traditionnelle. Mullin, sur une grande surface bleue rythmée de colonnes de points blancs régulièrement disposés, fait intervenir des éclats de lumière blanche qui en nuancent judicieusement la rigidité. Dans son cas, bien qu'on ait pu imaginer un résultat plus saisissant, l'effet de son *Particle Wave # 2* (1997) suggère des espaces de profondeur infinie.

Quant à lui, le tableau de Ruschinsky, s'il peut paraître plus conventionnel, démontre une maîtrise enviable des effets de textures. L'atomisation de la touche, qui n'est pas sans rappeler certains mouvements picturaux du début du siècle, sert à figurer le mot «what» qui donne son titre au tableau, dont les lettres jaune sur jaune se pulvérisent par répétition pour confondre le regard. Encore, l'emploi des mots est étonnant.

Architecture vertigineuse

Finalement, quiconque se souvient de l'intervention de Stéphane Gilot l'an dernier à Dare-dare seront agréablement surpris de voir comment il a su nous renouveler son approche et nous refaire le même coup. Il avait alors avalé l'espace de la galerie dans un étage d'une tour de Babel qui semblait par sa taille se prolonger dans les autres étages de l'édifice où se situe la galerie. Avec

le même souci du détail (essentiel à la réussite de son entreprise), il a inscrit, dans l'embrasure de porte qui mène à la pièce du fond, une structure triangulaire verte qui, partant du plafond, semble s'enfoncer dans l'espace. Ce travail au départ tout en surface vous invite à franchir le seuil de la pointe, pour se révéler être une colossale structure inclinée prête à se rabattre sur nous. La supercherie est totale. La «chose» semble vouloir avaler tout la pièce. Pas de la peinture, vous dites? Allons donc, avec l'effet que cela procure, venez nous dire que cette question importe encore. Une excellente salle, que nous disions.



Promenade en 56 tableaux, de Francine Savard, 1993



Le Centre Teilhard de Chardin (Montréal) Inc.

présente

TEILHARD DE CHARDIN

*chantre de l'amour,
moteur de l'évolution planétaire*

TERREBONNE
UNE HISTOIRE
DE COEUR

Exposition d'arts visuels
Présentation didactique
Circuit de paléontologie

École secondaire St-Sacrement
901, rue St-Louis, Terrebonne

Du 25 juin au 9 août 1998,
du mardi au dimanche, de 13h à 20h

Admission : 5,00 \$
gratuit pour les moins de 12 ans
Réservation : (450) 471-9929

Harrison Art International

De gestes, de terre et de mots
Jusqu'au 26 juin

V. DIONNE C. PALMIERI
ET PASCAL-ANTOINE HAMET



Homme ayant une idée

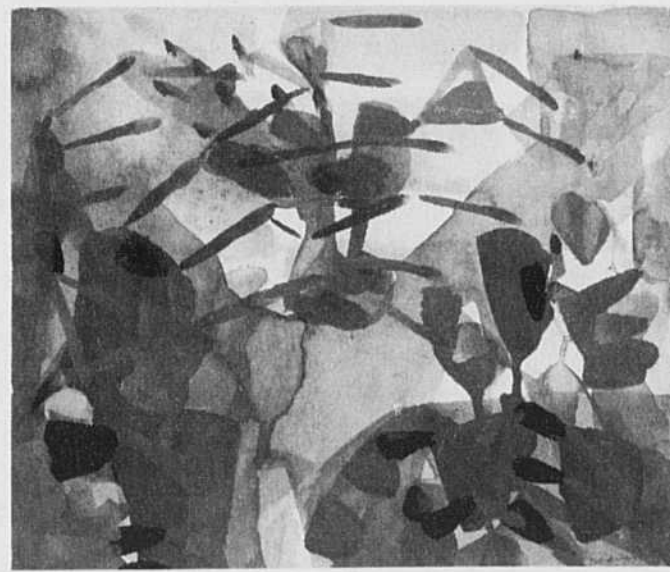


Physica Sacra

GALERIE HARRISON

CENTRE DE COMMERCE MONDIAL
(Hôtel Inter-Continental)

383, rue Saint-Jacques Ouest, mezzanine N214, Montréal Téléphone: (514) 847-1644
Extérieur: 1 800 668-6389 Télécopieur: (514) 847-5230
MONTREAL • NEW YORK • PARIS



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Borduas
et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure
se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

Du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 847-6226

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Pentacom

UNE PRÉSENTATION DE
INTRIGUE
Oldsmobile

VENEZ VOIR
le Maître.



Alberto Giacometti est une figure légendaire de la sculpture du milieu du siècle. Maigre et solitaire, *Le chien*, auquel l'artiste s'identifiait, exprime la mélancolie de l'homme de façon unique et fascinante.

À contempler au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts de Montréal, du 18 juin au 18 octobre. Informations: (514) 285-2000.

swissair

La Presse

G I A C O M E T T I
Le plus grand sculpteur du XX^e siècle.

M
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

LES ARTS

ARTS VISUELS

Gaston Chaissac, peintre savant

À Nantes, une exposition révèle un artiste à la spontanéité très travaillée et beaucoup moins naïf qu'il n'y paraît. Peintre fétiche de l'art brut à son corps défendant, il apparaît en phase avec son époque

GASTON CHAISSAC

1910-1964

Musée des beaux-arts, 10, rue Georges-Clémenceau, 44000 Nantes. Du lundi au samedi, de 10h à 18h, nocturne le vendredi jusqu'à 21h, le dimanche, de 11h à 18h. Fermé le mardi et les jours fériés. Jusqu'au 27 septembre.

GENEVIÈVE BREERETTE
LE MONDE

Chaissac encore! Mais oui, et c'est tant mieux. Car revisiter son monde n'a rien de barbant. D'ailleurs, le connaît-on vraiment? L'exposition de Nantes est à ce jour la plus grande rétrospective consacrée à l'artiste: plus de deux cent trente œuvres, peintures, dessins, collages, objets, dont une bonne trentaine d'inédits. L'abondance permet de mesurer la diversité de l'œuvre, de constater, pour une fois, que si marginalité et singularité il y a, le retrait n'empêche pas le cours d'une création qui se donne des pères spirituels de marque, évolue conjointement avec son époque, semble même annoncer quelques lames de fond qui marquent les années 50. L'œuvre de Chaissac, à l'évidence, exclut la naïveté comme la folie, et n'a certes pas à être assimilée à la production des gens dits «a-cultures» au sens où Dubuffet, le patron de l'art brut, a pu l'entendre un temps.

L'exposition évite tous les pièges dans lesquels on tombe souvent: l'apparente innocence, la naïveté d'une création spontanée solidaire du personnage Chaissac, le bouseux de la peinture, ou le champion de «la peinture rustique moderne», pour parler comme lui. L'artiste n'imaginait alors pas qu'on retiendrait plus la «rusticité» que la «modernité» de son art. C'est à cette modernité que nous

sommes renvoyés, et pas pour la énième fois à l'histoire d'une vie pleine de déboires, celle d'un homme triste et désabusé, dont la mauvaise fortune s'installe d'emblée: enfant soufiteux, mauvais écolier, père absent, mère qui le chouchoute mais qui meurt, frère de Paris qui n'en peut plus d'avoir à sa charge ce cordonnier douteux dont l'aptitude à récupérer les déchets de cuir est plus grande que sa capacité à faire marcher la boutique du quartier Mouffetard, séjours en villages sanitaires, avant la rencontre avec Camille, l'institutrice qui deviendra sa femme.

Épisodes négligés

Fort d'une chasse fructueuse aux inédits épistolaires, encore nombreux — Chaissac a écrit plusieurs milliers de lettres —, le conservateur du Musée de Nantes, Claude Cosneau-Allemand, propose une autre biographie, faites notamment d'épisodes négligés, antérieurs à la découverte de Chaissac par Queneau, Paulhan, Dubuffet et compagnie. Œuvres à l'appui, elle établit la relation du peintre avec ses premiers maîtres.

1936: Chaissac rencontre Otto Freundlich et sa femme, Jeanne Kosnick-Kloss, voisins de palier de son frère, rue Henri-Barbusse, à Paris — Freundlich mourra en 1943 à son arrivée au camp de Lublin-Maidanek. Ceux-ci l'invitent à fréquenter la petite académie de peinture que dirige Jeanne et lui font découvrir l'art abstrait.

1940: Albert Gleizes, théoricien du cubisme, et sa femme Juliette deviennent ses principaux appuis. Chez les Gleizes, à Saint-Rémy-de-Provence, en 1942, Chaissac rencontre Aimé Maeght, André Lhote, André Bloc, le patron de la revue L'Art d'aujourd'hui... Dans la bibliothèque, il découvre Matisse, Picasso, Braque...

Chaissac a une surprenante capacité à assimiler ce qu'il voit. Il est d'emblée un formidable expérimentateur. En 1937 et 1938, il produit des compositions abstraites, des formes imbriquées en puzzles colorés, réseaux poils, écailles fantastiques, d'autres en spirales ou cernées. Mais aussi des personnages qui évoquent l'art populaire russe et le premier Kandinsky. Entre ces années-là et 1944, on se demande presque ce qu'il n'a pas vu...



Personnage, de Gaston Chaissac

SOURCE L'AVENTURE DE L'ART AU XX^e SIÈCLE

Tel portrait fait penser à Klee. Ici, il rend hommage à Van Gogh (sa «chambre à Saint-Rémy»). Là, il dessine des visages manifestement marqués par les jeux de déformation de Picasso... Il connaît bien le surréalisme, pratique à sa façon le dessin automatique, laisse aller la main, ferme les yeux: «Faites des taches sans regarder ce que vous faites. En suivant la forme de ces taches, faites-en quelque chose. On obtient ainsi des choses que l'imagination ne pourrait avoir.» Entretenant délibérément sa spontanéité, Chaissac apprend néanmoins, a besoin de maîtres pour progresser.

Chaissac peintre à plein temps, c'est-à-dire coloriste, a commencé à vraiment s'affirmer à partir de 1945, une époque où les palettes étaient

plutôt en berne. La sienne est fort changeante, sans doute selon la pluie et le beau temps ou les sautes d'humeur de l'homme, capable de noircir le tableau, d'y mettre des tons de passion, de drame, d'accuser les flaqueurs de rouge, mais aussi de fonder dans les couleurs de terre, et plus rarement de laver ses bleus pour en faire du ciel. Couleurs grinçantes, dissonantes, coléreuses, ou glissant vers des douceurs de berlingots ou de tapisseries fanées: ce monde est agité, tragique.

Les bonshommes, quand il y en a, ce qui est loin d'être systématique, sont drôlement cabossés. Ils ont la tête malade, verte, ou violette, ou rouge grave, et souvent ils sont couturés, comme, d'ailleurs, les formes abstraites ou biomorphiques qui s'entrecroisent, en une tension extrême. Quant au trait, il prend toutes les tournures possibles, acéré comme une lame de couteau à découper le rôti, épais comme un fil de fer difficile à tordre, mais toujours fermement tenu et conduit; il confère aux formes l'amabilité du cactus et l'assurance d'être fragiles, mais armés jusqu'aux

dents. Pointus, piquants, velus, ses bouquets de fleurs sombres sont charpentés, comme ses portraits, comme ses personnages-ciseaux, comme ses croix: les seules histoires que raconte Chaissac, peintre concis, dont l'objectif est de peindre des tableaux et de progresser pour «faire juste», sont des crucifixions.

C'est de la peinture autobiographique qui ne représente pas. Chaissac s'en défend en faisant naître ses sujets au gré de quelques traces de serpillières mouillées sur le sol, ou des formes d'épluchures cernées — une façon de dépasser l'ordinaire d'une vie d'homme au foyer et chargé des tâches ménagères. De ces gestes libérateurs, il ne fait pas pour autant un système. La logique interne du parcours, apparemment chaotique, de l'artiste mériterait d'être étudiée.

Orgueilleux et têtù

Henry-Claude Cousseau, qui, du Musée des Sables-d'Olonne à celui de Nantes, a beaucoup fréquenté l'œuvre de Chaissac, a commencé le travail à partir des dessins. Claude Cosneau-Allemand le poursuit avec la peinture, à la lumière des commentaires de l'artiste, qui n'a rien d'un théoricien mais sait fort bien ce qu'il cherche et ce qu'il fait. Plus lucide que lui, c'est rare. Plus sensible à l'esprit du temps aussi. N'est-il pas en phase avec ses contemporains, les artistes de Cobra, puis ceux qui ont préparé le nouveau réalisme?

Mais voilà, personnalité hors du commun, orgueilleux et têtù, et ne respectant aucune des règles du jeu citadin, Chaissac, qui n'acceptait aucune compromission et s'est toujours défendu d'appartenir à quelque chapelle que ce soit, était aussi capable de se faire plus idiot qu'il ne l'était lorsqu'il croyait qu'il y avait par là moyen d'être entendu. Et s'est lui-même ficelé dans un personnage de poète-paysan qui fleurait bon la bouse et avait de quoi remplir d'aise les Parisiens en quête de création authentiquement «autre».

Des inédits

Je cherche mon éditeur rassemble des lettres, contes et documents établis et présentés par Guy Faucher. Cet ouvrage regroupe deux ensembles de lettres de Gaston Chaissac, pour la plupart inédites, adressées entre 1945 et 1949 à l'éditeur René Rougerie — qui aimait alors la revue Centres — et à Raymond Briant — ouvrier, syndicaliste chrétien et poète de la banlieue nantaise. Parmi ces écrits figurent l'article-manifeste *Peinture rustique moderne* et le conte *Je cherche mon éditeur*, un petit chef-d'œuvre d'autodérision (publié avec le soutien de la ville de Nantes).

Les Editions Plein Chant annoncent la publication imminente des lettres à Pierre et Michel Boujut sous le titre *Au milieu de l'incurable indiffé-*

rence. Les éditions Somogy publieront cet automne *Gaston Chaissac, Environs et apartés*, un livre de Serge Fauchereau. *Gaston Chaissac plante vivace*, un film de Jean-Paul Fargier, 52 minutes très réussies sur la vie et l'œuvre de Chaissac, est montré dans l'exposition et diffusé par la Réunion des musées nationaux.

Repères biographiques

- 1910: Naissance de Gaston Chaissac à Avallon, dans une famille modeste. Le père est absent. Enfance difficile. Santé fragile et scolarité trébuchante. Différents apprentissages: marmiton, commis chez un quincaillier, apprenti bourrelier.
- 1931: Mort de sa mère.
- 1934: Paris. Son frère lui trouve une échoppe de cordonnier dans le quartier Mouffetard.
- 1936: Chaissac fait la connaissance du peintre Otto Freundlich, dont l'appartement est voisin de celui de son frère. Freundlich et sa femme l'encouragent à dessiner et peindre.
- 1937: Six mois à l'hospice de Nanterre.
- 1938: Séjour en sanatorium dans l'Eure. Première exposition, Galerie Gerbo, à Paris.
- 1939: Séjour au village sanitaire de Clairvivier, en Dordogne. Il y rencontre Camille, institutrice, qui deviendra sa femme, et avec qui il ira vivre en Vendée en 1942 (Vix, Sainte-Florence-de-l'Oie, et à nouveau Vix en 1961).
- 1944: Chaissac expose au Salon des indépendants. Il entre en relations avec Raymond Queneau et Jean Paulhan.
- 1946: Début de sa correspondance avec Jean Dubuffet, qui l'entraîne dans l'œuvre de l'art brut.
- 1947: Exposition Galerie de l'arc-en-ciel, à Paris. Préface de Dubuffet.
- 1949: Chaissac figure dans l'exposition manifeste de l'art brut, *L'art brut préféré aux arts culturels*, Galerie Drouin, place Vendôme. Ça ne lui plaît pas beaucoup. Au village, on le considère de plus en plus comme un provocateur anticlérical ou comme un fou. Isolement.
- 1951: Sous le titre *Hippobosque au bocage*, paraît, chez Gallimard, un recueil de sa correspondance avec Jean Anselme, Raymond Queneau et Jean Dubuffet, ainsi que des poèmes. Dubuffet en est l'orchestrateur.
- 1954: Il commence sa *Chronique de l'Oie*, publiée dans la Nouvelle Revue française.
- 1956: Séjour à Vence, chez Dubuffet, qui tourne court.
- 1961: Premiers succès parisiens. La galeriste Iris Clerc expose des œuvres de lui. De 1961 à 1964, plusieurs expositions ont lieu, à Nantes, à Milan, à Paris.
- 1964: Premiers signes de reconnaissance internationale. Chaissac a deux expositions aux États-Unis, à New York et à Minneapolis. Il meurt à l'hôpital de La Roche-sur-Yon.

«LA FUITE DE LA
CONSCIENCE»

NATHALIE
CLOUTIER

JUSQU'AU 27 JUIN

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail : wadgorce@total.net

Web : http://www.total.net/~wadgorce

Florilège
PEINTURES PAUL BUREAU

916, rue Ontario est, atelier 410
11-14, 18-21 juin 12h-18h ou sur rendez-vous au 281.0066

Jusqu'au 3 juillet 1998

TAKAO TANABE

Peintures récentes : à l'acrylique et à l'aquarelle

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h



L'USURE DU
TEMPS

La restauration des objets
du patrimoine de France

Une exposition réalisée par le Musée et sites
archéologiques de Saint-Romain-en-Gal sur le
thème de la restauration d'objets anciens.

du 6 mai
au 13 septembre



Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal
(514) 872-9150



POINTE-A-CALLIERE

CCA

Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal

En complément de l'exposition : conférences, films, visites commentées et activités scolaires : 514 939.7026

Le CCA remercie la Fondation de la famille J.W. McConnell, la Graham Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts et l'Office des Congrès et du Tourisme du Grand Montréal de leur soutien à l'exposition, à la publication et aux programmes publics. Le CCA remercie de leur appui le ministère du Patrimoine canadien, le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Banque de Montréal

BANQUE ROYALE

Bell

Omni

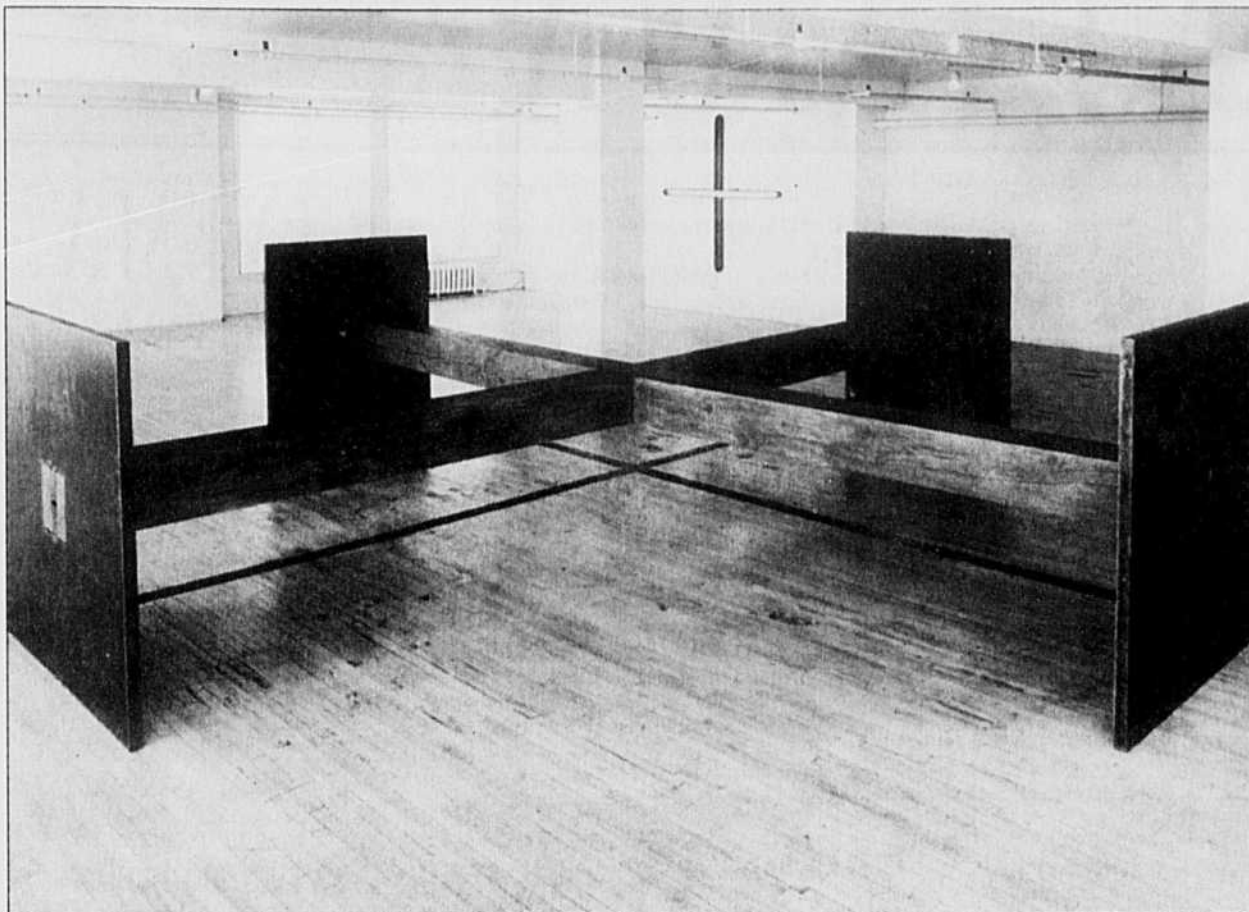
Photo: Kevin Foster © American Lawn Mower Co.

Surface du quotidien :
La pelouse
en Amérique

DU 16 JUIN AU 8 NOVEMBRE 1998

LES ARTS

ARTS VISUELS



Une œuvre d'André Fournelle exposée à la galerie Circa

MICHEL DUBREUIL

Symboles et grands mythes

L'OMBRE ROUGE

André Fournelle. Galerie Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 444
Jusqu'au 4 juillet

BERNARD LAMARCHE

Le travail sculptural d'André Fournelle a plus ou moins toujours été habité par la dimension symbolique de l'architecture. Ses actions ont plus ou moins toujours été un lieu d'élaboration de mythologies. Dans sa production, les éléments d'architecture privilégiés — la colonne, les clôtures (froissées), la croix, quand ce n'est pas la suggestion d'une cathédrale entière —, les matériaux auxquels il revient de façon récurrente — le feu, le néon — convoquent des grands mythes, ceux de l'évolution. Sa dernière présence à la galerie Circa, où nous le retrouvons aujourd'hui, proposait au spectateur de naviguer au cœur de récifs suspendus, sorte de plaques tectoniques aux silhouettes des côtes du nord de l'Angleterre, dont l'artiste est originaire. Référence élégiaque aux lieux dévastés par les bombardements de 1939, cette dimension commémorative est au centre de la sculpture qu'il présente actuellement à Circa jusqu'au 4 juillet.

Une large croix de bois suspendue, supportée à ses extrémités par des plaques de métal perpendiculaires au sol, projetée au sol une ombre. Plutôt qu'une réelle ombre portée, ce retrait de lumière est rendu de manière iconique par un pigment rouge pur, incandescent, qui renverse en lumière ce lieu autrement effacé. De cette «*croix potencie*», comme l'écrit Jean Dumont dans le communiqué diffusé par la galerie, plusieurs lectures sont possibles. On pourrait la voir comme un essai sur l'espace et la forme. Le jeu de ce qui parfois est montré ou soutiré au regard au gré des déplacements dans la salle de la galerie induit cette approche. Mais en rester à ce niveau strictement formel aurait pour conséquence de réduire le travail de Fournelle. Ce serait manquer cette manière qu'il a dans ses meilleures pièces (les moins littérales) de remettre en question, à même la monumentalité, certains fondements de l'investissement hiérarchique dont est l'objet le vocabulaire architectural.

Lecture politique

Ainsi, une lecture politique pourrait tenir sur cette œuvre de prime abord préoccupée par les questions formelles. En effet, l'enceinte virtuelle que les plaques métalliques forment semble s'ouvrir pour déployer les forces qui les supportent. De face, elles ne montrent que les tenants qui les traversent et les fixent à la structure de bois. La série de quatre plaques semblables, au mur, souligne

cet aspect de la pièce. La structure interne, qui pour certains n'est pas sans rappeler la croix au centre du drapeau britannique (une assertion appuyée par les origines de l'artiste et par le doublement rouge du motif de la croix), et sa contrepartie externe pourraient être «*lucs*» comme une métaphore de la transparence. Et il n'est pas nécessaire de se rendre à la connotation religieuse de la structure centrale (bien qu'il soit impossible de ne pas la voir) pour considérer l'œuvre ainsi.

On risque cette année et l'année prochaine d'entendre parler de Fournelle. L'exposition que vous avez la chance de voir à Circa, dans une version augmentée de pièces plus anciennes dont l'œuvre présentée à Circa en 1990, voyagea vers la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière à Paris en novembre. L'an prochain, au mois de mars ou d'avril, Fournelle terminera une œuvre maintes fois reportée. Dans le cadre du Printemps du Québec en France, il mettra le feu aux poudres de son projet de «*ligne de feu*» qui traversera les eaux de la Seine. Une gerbe de flamme longera le pont des Arts afin de relier les deux rives. Elle sera lancée dans le vide, créant un pont éphémère.

Précisons...

Oups ! La semaine dernière, nous vous entretenions de la présence des monochromes dans *Peinture peinture*. Veuillez noter qu'un oubli monstrueux de notre part s'est malencontreusement glissé dans l'article. Nous avons par mégarde tout simplement oublié d'ajouter dans notre liste des «*cas limites*», c'est-à-dire ceux qui se distinguent des manifestations «*pures*» du genre, celui de Guy Pellerin, dont on peut voir les œuvres au local 502 de l'édifice Belgo. De la liste impeccable que nous avions dressée au départ dans nos notes, nous avons oublié de transcrire son nom aux pages du journal. Et ce — comble de la distraction, ne riez pas ! —, malgré le fait que le numéro que la revue *Parachute* a réservé à la peinture affiche en sa page couverture des œuvres de Pellerin. Notre psy, si nous en avons un, aurait sans doute tendance à parler d'un acte manqué. Ciel !

Nous avons pourtant parlé du travail de Pellerin auparavant dans ces pages. Ses monochromes retiennent leur couleur de celles des lieux que Pellerin a visités ou a habités. Dans le cadre de *Peinture peinture*, il a peint des hommages à certains peintres en donnant à ses cadres la forme générique de visages. On y retrouve Ozias Leduc, Paul-Émile Borduas, Fernand Leduc, Paterson Ewen et Ulysse Comtois. Les références aux artistes, outre les couleurs auxquels ils réfèrent, sont lancées à travers les titres des tableaux. Milles excuses à l'artiste et à la galerie Yves Le Roux qui le représente.

B. L.

Vous voulez rencontrer un être exceptionnel ?

Bienvenue à Québec !

Rodin AU MUSÉE DU QUÉBEC

Du 4 juin au 6 septembre 1998

Une exposition unique en Amérique regroupant 137 œuvres du grand maître sculpteur français Auguste Rodin. Un événement culturel d'envergure à ne pas manquer !

Pour obtenir des renseignements supplémentaires : 1 888 88RODIN (1 888 887-6346)



LES FÊTES DE LA NOUVELLE FRANCE
Du 5 au 9 août 1998



Entrez dans l'Histoire !

Pour renseignements : (418) 694-3311
www.nouvellefrance.qc.ca

Forfait Rodin 117⁰⁰\$

Par nuit, par chambre, en occupation double. Taxes en sus.

Incluant : un petit déjeuner buffet et l'admission à l'exposition Rodin au Musée du Québec.

Le charme, l'élégance et le raffinement de nos 232 chambres se traduisent par un confort de première classe.

- À seulement 15 minutes du Vieux-Québec
- Stationnement gratuit
- Centre de santé Radiancé
- Piscine intérieure
- Restaurant Moe's Deli & Bar

Le Holiday Inn Québec Sainte-Foy vous réserve d'agréables surprises !

Holiday Inn
QUÉBEC
SAINT-FOY
CENTRE DE CONFÉRENCE

3125, boulevard Hochelaga Sainte-Foy (Québec) G1V 4A8
(418) 653-4901 • 1-800-463-5241 • Fax : (418) 653-1836
hotel@holiday-inn-quebec.com
www.holiday-inn-quebec.com



Fauteuil, v. 1764-1765.
Réalise par Thomas Chippendale.
Conçu par Robert Adam.

Chippendale est installé. Il vous attend.

Un grand dessin : l'Art du Victoria and Albert Museum

De Dickens à Donatello, visitez cette exposition sans pareil mettant en lumière des œuvres associées à de célèbres noms de l'histoire de l'art.

Newcourt

Ouverture le 21 juin ~ Musée royal de l'Ontario

THE GLOBE AND MAIL

Rue Bloor et Avenue Rd., Toronto • (416) 596-8000 • www.rom.on.ca/v&a • Billets en vente dès à présent par l'intermédiaire de TicketMaster (416) 870-8000 • Visite audio guidée Acoustiguide • Visites de groupes également offertes • Organisation et mise en circulation par le Baltimore Museum of Art • Commanditaires de la tournée de l'exposition : You U.S.A. et Lockheed Martin.

ÉGALEMENT À L'AFFICHE : l'exposition *Dresses for Humanity*, 20 robes ayant appartenu à la princesse de Galles, 17 juillet - 19 août. Billets : TicketMaster

FORFAIT RODIN GOUVERNEUR

INCLUANT hébergement, petit-déjeuner buffet, admission à l'exposition «*Rodin à Québec*» au Musée du Québec et les frais de service.



Radisson
HÔTEL GOUVERNEUR

1 888 910-1111
690, boul. René-Lévesque Est, Québec
Tél. : (418) 647-1717

* Prix par personne, en occupation double pour un séjour d'une (1) nuit. Valable de juin à septembre 1998, selon disponibilité et sur réservation. Taxes en sus.



www.quebecregion.com



Tourisme Québec



Communauté urbaine de

QUÉBEC

TOURISME CONGRÈS

L'appel des vacances
1 800 363-7777, poste 660

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LE VENT DES ANNÉES 60

Une autre de ces centaines de reprises qui feront votre été. Ce documentaire retrace la petite histoire du yé-yé des années 60.

Radio-Canada, 18h30

Paul Cauchon

LA FÊTE DE LA LIBERTÉ

Grand événement qui remplace en France la traditionnelle fête de la musique de juin. On présente un grand spectacle avec Guy Bedos, qui reçoit des vedettes comme Patricia Kaas, Sardou, Birkin, Renaud, Nougaro, Véronique Sanson et autres, sur le thème de la musique mais aussi des droits de la personne. A noter qu'un deuxième spectacle aura lieu à 23h, consacré au rap celui-là.

TV5, 19h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LES INCORRUPTIBLES

(3) (The Untouchables) É.-U. 1987. Drame policier de B. De Palma avec Kevin Costner, Sean Connery et Robert De Niro. À Chicago en 1930, l'agent fédéral Eliot Ness est chargé de mettre fin aux activités du mafioso Al Capone qui dirige un vaste réseau de contrebande.

TQS 20h30

L'HOMME SUR LES QUAIS

(4) Fr. 1993. Drame de R. Peck avec Jennifer Zubar, Toto Bissainthe et Patrick Rameau. Dans un petit village d'Haïti, un tonton macoute persécute les membres de la famille d'un policier qui s'est opposé à lui.

TQ 21h

ROMÉO

(4) Hol. 1990. Drame psychologique de R. Horst avec Monique Van de Ven, Johan Leysen et Ottilien Boeschoten. Un couple se déchire lorsque son premier enfant meurt à la naissance.

TQ 22h55

BODY SNATCHERS

(4) É.-U. 1993. Drame fantastique d'A. Ferrara avec Gabrielle Anwar, Terry Kinney et Meg Tilly. Venue vivre sur une base militaire avec sa famille, une adolescente y découvre que des extraterrestres éliminent les humains après avoir imité leur apparence.

TVA minuit

DIMANCHE

NOS CHOIX

CÉLINE DION

«LIVE IN PARIS»

Les milliers de fans seront ravis: spectacle enregistré en 1995 au Zénith de Paris.

Radio-Canada, 19h30

Paul Cauchon

GRANDS REPORTAGES

Documentaire (de provenance inconnue) sur la révolution maoïste en Chine, ses hauts et ses bas, en traversant toutes les étapes (la Longue Marche, le Grand Bond, la Révolution culturelle, etc.)

RDI, 20h

BOUILLON DE CULTURE

Pivot consacre une émission spéciale à Lisbonne, avec de nombreux écrivains, cinéastes, acteurs portugais, ainsi qu'une chanteuse de Fado.

TV5, 20h30

REPAS COMPRIS

Une dramatique avec Mimi D'Estée, André Montmorency et Elise Guilbault, sur une vieille dame qui part pour l'hospice.

Radio-Canada, 21h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



ROULEZ JEUNESSE

(4) Fr. 1992. Comédie dramatique de J. Fansten avec Daniel Gélén, Jean Carmet et Grégoire Colin. Des retraités vivent une aventure avec deux jeunes délinquants qu'ils ont fait sortir de prison.

TQ 21h

RIEN EN COMMUN

(4) (Nothing in Common) É.-U. 1986. Comédie dramatique de G. Marshall avec Tom Hanks, Jackie Gleason et Eva Marie Saint. Perturbé par la séparation de ses parents, un jeune publicitaire reste auprès de son père malade.

TQS 20h

LE ROMAN D'UN TRICHEUR

(3) Fr. 1936. Comédie satirique réalisée et interprétée par Sacha Guitry avec Serge Grave et Jacqueline Delubac. Assis à la terrasse d'un café, un homme d'un certain âge se remémore son passé de tricheur professionnel.

SRC 22h50

COMME EN CALIFORNIE

(4) Can. 1983. Documentaire de J. Godbout. Les répercussions sur le milieu québécois de certaines mœurs contemporaines issues de la Californie.

Canal D 4h

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
RC	2 2 4 6 7 9 9 11 12 13	L'Arche de Noé	Les Contes d'Avonlea L'Arche de Noé (16:30)	Le Téléjournal Ce soir	Découverte		Les Beaux Dimanches / Céline Dion "Live à Paris"			Les Beaux Dimanches / Repas compris		Le Téléjournal	Sport (22:27)	Cinéma / LE ROMAN D'UN TRICHEUR (3) avec Serge Grave (22:50)	
TVA	4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	L'Omnium canadien senior / Dernière ronde (15:00)		Le TVA	Drôle de vidéo	Fort Boyard		Cinéma / GHOST (4) avec Patrick Swayze, Demi Moore				Le TVA	TVA Sports (22:54) / Loteries (23:09)	Vins et Fromages (23:16) / Évangélisation 2000 (23:47)	
TOS	15 17 24 30 46	Les Nouvelles Aventures de Skippy	Heidi	L'Étalon noir	Le Monde merveilleux de Disney	En pleine nature	On aura tout vu	Les Pays du Québec	Cinéma / ROULEZ JEUNESSE (4) avec Daniel Gélén, Jean Carmet				Montagne (23:05)	Faune nordique (23:33)	
CABLE	2 4 16 30 35 49	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	YUL	Partis pour l'été / F. Massicotte	Cinéma / RIEN EN COMMUN (4) avec Tom Hanks, Jackie Gleason					Salle d'urgence (22:33)		Le Grand Journal (23:33)	
RC	RDI	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	...Pacificque	Horizons...	Monde ce soir	Entrée des...	Le Siècle du peuple	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Enjeux Plus	
TV5	TV5	Sous... (15:30)	Journal suisse	Gourmands	École des fans / Tourisme (18:45)	Journal FR2	Cap Aventure	Stars & Co	Bouillon de culture	Bons Baisers d'Amérique (21:35)	Journal belge	Alice	Viva		
D	D	Le Corps (16:00)	Mémoire des bolles à chansons	M*A*S*H	...juste pour rire	Les Châteaux américains	Le Goût du monde	Biographies / Albert Einstein	Monde et Mystères / Hypnose...			Cinéma / LES TISSERANDS...(5)			
V	V	Évasion	Allô docteur / Surdité	Géométrie	Combat... chefs	Médecine enq.	Santé en...	Beauté ou barbarie	Victoire	Des Histoires de famille	Lignes de vie	Tango / ...belles et sexy			
MP	MP	Musique vidéo (13:00)		Cimetière				Musique vidéo / Se poursuit jusqu'à 2h30.							
MX	MX	Musimax Collection (14:00)		Maximax / Roy Orbison; Vanessa Mae Red Hot Live at Albert Hall; Montand à l'Olympia				Musimax Collection / Se poursuit jusqu'à 2h00.							
CF	CF	Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières Fois		Capitaine Star	Ned... triton	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Ned... triton
TF	TF	Scooby Doo	2 Stupid Dogs	Cléo et Chico	Le Diable...	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Formule Indy			Superbike	Sports 30 Mag	France 98	
RDS	RDS	Golf PGA / Omnium des États-Unis - Dernière ronde (14:00)													
CBC	6	Equestrian	Wonder Years	The Wonderful World of Disney		Emily of the New Moon	Cinéma / FRENCH KISS (5) avec Meg Ryan, Kevin Kline		Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Sports Late Night			
CIV	8 13	Canadian Senior Open Golf Championship (15:00)				Due South	America's Funniest Home Videos	Cinéma / THE POSSESSION OF MICHAEL D. (5) avec Stephen Lang, Sheila McCarthy				CTV News	News	Pulse / Sports	
ABC	12						Race the River								
ABC	GBL	Chris Cross	The Simpsons	Global News	Sportsline	Talking Heads	Simpsons	King of the Hill	The X-Files	Sliders		Sportsline	Newsweek		
ABC	24	Imprint... (16:00)	Blood and Belonging	Dialogue	Allan Gregg	Dads	Ruth Rendell / Se poursuit jusqu'à 4h00.								
ABC	8	World Cup Soccer / Iran-États-Unis (14:30)	NHRA Drag Racing Special	News	ABC World News Sunday	Cinéma / BORN TO BE WILD (5) avec Wil Horneff, Helen Shaver			Cinéma / SILENT FALL (5) avec Richard Dreyfuss, Ben Faulkner			News	Pub		
ABC	13														
ABC	22														
CBS	3	CBS Sports Spectacular / U.S. Outdoor Track & Field / The Challenge (15:00)		Sunday News	Seinfeld	60 Minutes	Touched by an Angel	Minisérie / Million Dollar Babies avec Beau Bridges, Kate Nelligan (1/2)				Mad About You	Pensacola		
CBS	8														
NBC	5	NBC Golf / Omnium des États-Unis - Dernière ronde (14:00)					Dateline NBC	Frasier	Working	Law and Order		Viper			
NBC	10														
PBS	33	Money Game	À communiquer	Animals...	Lost Animals	Birdwatch	Naturescene	Nature / Bower Bird Blues	Masterpiece Theatre / Joseph Conrad's Nostromo (2/3)			Mystery / Original Sin (3/3)			
PBS	57	Cooking In	Healthweek	Travels Europe	ITN World Focus	Religion, Ethics	Ballykissangel	Pavlova							
PBS	MM	80s Weekend (12:00)					Pop-Up Video	80s Weekend / Se poursuit jusqu'à 3h00.							
TSN	TSN	Golf PGA / Omnium des États-Unis - Dernière ronde (14:00)						Auto Racing				Soccer / États-Unis - Iran			

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

AGENDA CULTUREL

16h45, 18h45, 21h — **The Horse Whisperer** 21h
— **Perfect Murder** 13h15, 16h15, 18h50 — **The**
Truman Show 13h30, 16h, 19h30, 21h40
ÉGYPTIEN: 1455, rue Peel (843-3112) — **X-File**
13h15, 15h50, 18h30, 21h10 — **Clockwatche**
13h, 15h10, 17h20, 19h30, 21h45, lun. jeu. 13

l'oreille des chevaux 12h20, 19h45 — Espoirs
retrovu 16h20 — L'impact 15h45, 18h15
21h20 — La légende de Camelot 13h40 — M
lan v.f. 12h40, 14h55, 17h15, 19h30, 21h25 +
Meurtre parfait 12h, 14h20, 16h40, 19h0
21h35 — Titanic v.f. 20h — Godzilla v.f. 13h1
16h05 — Aux frontières du réel 13h, 15h4
19h, 21h40 — Aux frontières du réel 13
15h40, 19h, 21h40

ST-JÉRÔME (CARREFOUR DU NORD): 900, boulevard
Grignon (436-5944) — Godzilla v.f. 13h, 15h4

◆ ◆ ◆

ATELIERS
GALERIES
◆ ◆ ◆

Centre international d'art contemporain de Montréal: 314, rue Sherbrooke Est (281-0811) — Du 21 mai au 5 juillet: «Les lieux communs» et «Yoh Shomel»

LE LOUP DE POISSON: 580 Côte d'Abraham (418-648-2975) — Du 29 mai au 28 juin: «Now Boating», œuvres de Domenico Borelli, Paolo Grassino, Enrico Iuliano et Luisa Rabbia

LA CHAMBRE BLANCHE: 185, rue Christophe-Columb Est, Québec (418-529-2715) — Du 12 juin au 3 juillet: Œuvres de François Lamontagne

LE BALCON D'ART: 650, rue Notre-Dame, Saint-Lambert (466-8920) — Œuvres de Albert Roussseau, Suzor Côté, Marc-Aurèle Fortin, Clarence

GALERIE YVES LE ROUX: 372, rue Sainte-Catherine Ouest, Local 413 (868-1717)

◆ ◆ ◆

MUSÉE CANADIEN DE LA POSTE: (819-776-7000) — À compter du 8 mai: «Les hiéroglyphes, c'est momifiant!» — Jusqu'au 30 septembre: «Courier du ciel» — Jusqu'au 2 novembre: «La reine des postes - Le centenaire de la carte postale illustrée au Canada» — Du 22 mai au 22 mai 1999: «Jean Paul Lemieux - Visions du Canada»

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: (819-777-7000) — Du 10 avril au 24 janvier 1999: «Les tapis crochétés - Trop beaux pour les pieds» —

bec du XIXe siècle, «Au bord de l'eau», photographies d'archives et objets de la collection liés

PLANÉTAIRIUM DE MONTRÉAL: 1000, rue Saint-Jacques (872-4530) — Jusqu'au 22 juin: «Trois noirs - Sur la piste des monstres cosmiques»

LE DEVOIR

Un boom de projets immobiliers s'annonce à Montréal, qui s'amorce dans l'irrespect de la trame urbaine et de la qualité de l'architecture, comme aux pires années du style brutaliste.

Écrasera-t-il la vie qui renaît dans les quartiers?

Développement brutaliste, 2^e épisode

Là où la batte blesse...

SOPHIE GIRONNAY

C'est finalement en septembre que le club des Expos décidera si, oui ou non, il bâtit son stade. Le terrain visé se situe en contrebas du Centre Molson, entre Peel et de la Montagne, et juste sous les fenêtres des condos huppés dits des Floriales, sur la frange Est de la Petite-Bourgogne. Le président du Conseil de quartier Sud-Ouest et conseiller municipal Robert Gagnon reconnaît que «personne, dans Petite-Bourgogne, n'est favorable à l'arrivée du stade. Aux Floriales, ils se plaignent déjà des nuisances causées par le Centre Molson: problèmes de bruits, de circulation, de stationnement.» M. Gagnon croit pourtant, lui, qu'un stade amènerait des emplois d'appoint: saisonniers et mal payés, certes, mais tout de mêmes bienvenus.

La pragmatique Yolande Breton, forte femme de la Coalition Petite-Bourgogne Quartier en santé, se dit très sceptique: «Tout ça, c'est des histoires de gros sous entre hommes d'affaires», lance-t-elle. Grâce à des organismes communautaires comme celui de Yolande Breton, la zone la plus pauvre du secteur, après une période difficile (piqueries, bagarres, etc.) a vu revenir paix et soleil: «Depuis 90, le quartier remonte. Mais le Centre Molson n'a rien apporté et ce sera pareil pour ce stade, qui ne sera pour nous qu'une nuisance.»

Certains universitaires de l'urbanisme comme Paul Lewis et Jean-Claude Marsan (Université de Montréal) lui donnent raison. «Un équipement de ce type tend à fonctionner en vase clos. On examine le comportement des consommateurs puis on leur offre tout, et de plus en plus à l'intérieur des murs», dit Paul Lewis. L'effet de revitalisation promis, tant sur les rues avoisinantes que sur Montréal en général, est un «mythe à dégonfler», selon Jean-Claude Marsan (il s'en explique en entrevue mais aussi dans une lettre parue le 24 mars dans *Le Devoir*, p. A 7). «Avec un équipement qui mobilise un si vaste espace, inactif l'hiver et bruyant l'été, on stérilise tout un secteur qu'on avait voué au résidentiel, et on nuit au développement. C'est l'exemple même d'un mauvais projet!»

Avant de présenter ses plans aux médias, le club des Expos avait commandé une étude portant sur l'impact socioculturel des nouveaux stades de centres-villes à deux chercheurs du Groupe culture et ville de l'INRS-Urbanisation. Daniel Latouche et Sylvain Lefebvre ont regardé de près des exemples tenus pour de franches réussites, à Baltimore et Cleveland. Le baseball est, selon Latouche, «le sport emblématique nord-américain par excellence, le dernier sport non violent, familial et festif. Les spectateurs flânent dans les rues la moitié du temps des parties. Il y a des amuseurs, des vendeurs de bijoux...» Pour le duo Latouche et Lefebvre, il ne fait pas de doute que, oui, c'est possible d'implanter un stade dans une trame urbaine sans causer de dommages, mais!...

À certaines conditions seulement: «On a écrit dans notre rapport que l'effet de levier économique n'était pas magique. Qu'il fallait trouver une vocation au stade l'hiver, par exemple une patinoire utilisable par les résidents du quartier et les employés du centre-ville. Mais les Expos ne sont pas d'accord.»

Pire, dans un blitz promotionnel datant du 26 mai dernier, les Expos annonçaient qu'en une deuxième phase, ils bâtiraient le long de Peel une barre de neuf étages surmontée de deux tours. Selon Sylvain Lefebvre, cet ajout «brouillon et mal réfléchi» démonte d'un coup l'esprit dans lequel le projet se présentait d'abord. Fini le stade tel qu'on le souhaite dans toute l'Amérique aujourd'hui: un stade à la papa-fiston, intime, à ciel ouvert, gazonné, capable d'établir des liens de convivialité avec la rue et les piétons. «C'est ce qui s'appelle se tirer dans le pied!»

Un petit exemple qui montre que, si les promoteurs se commandent des études, ce n'est pas toujours dans le but de s'en servir pour éclairer leurs décisions. En fait, poursuit Sylvain Lefebvre, reprenant les conclusions de l'étude, «à l'examen, on se rend bien compte que les expériences américaines qui ont fonctionné sont toujours, systématiquement, le résultat d'une réflexion urbanistique qui dépassait de loin le quadrilatère concerné.» À Cleveland, par exemple, le stade sert de porte d'entrée à la ville et, tout d'acier, il en symbolise le passé industriel. «Ces vastes opérations de planification se font avec les planificateurs municipaux ou d'autres. Elles s'insèrent dans un plan d'ensemble.»

Et c'est bien là que la batte blesse...

Car un plan d'ensemble, il en existe un, qui s'appelle le Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal, adopté en 1992, au terme de longs et graves travaux. Or, rappelle Marcel Sévigny, conseiller municipal du district Pointe Saint-Charles (et qui, s'il est élu en novembre, aura tout le secteur sous sa juridiction à cause du nouveau découpage électoral): «Le plan prévoit faire de ce terrain une zone résidentielle. Cela continuerait jusqu'à Peel l'effort de peuplement amorcé depuis dix ans dans l'ex-Griffin Town et qui a créé mille logements autour de Guy, sans compter les 3 à 5000 logements étudiants en construction au sud de l'École de Technologie supérieure. La rue Peel, essentiellement pour relier le centre-ville au Vieux-Montréal, devait être vouée à un usage mixte et dotée d'une piste cyclable. La parc Chabouille, devant le Planétarium, devenait un vrai parc public.»

Déjà, depuis Atwater jusqu'à la rue de la Montagne, émerge un quartier passionnant. Au nord de Notre-Dame, trente ethnies, des HLM et des rues de cottages bourgeois cohabitent. Au sud, jusqu'au parc du canal de Lachine (dans l'aménagement duquel le gouvernement fédéral investira bientôt 90 M\$) des condos se sont développés avec discrétion et parfois grande classe, en respectant le cachet industriel du coin. Le carrefour de cette mixité sociale fragile est le tout neuf Centre sportif, l'un des projets d'architecture les plus réussis depuis deux ans, signé Mario Saia. Sur l'axe Notre-Dame, ex-tronçon du Chemin du Roy, une concentration d'antiquaires attire les collectionneurs de par-delà nos frontières. Un plan signé des architectes Charlebois, Malo, Pélouquin prévoit l'embellissement de la rue, dont les trottoirs, élargis, encouragent déjà le léche-vitrine. Grâce au militantisme de résidents comme Diane Dufresne, on rénove enfin le Théâtre Corona (ces deux projets sont exposés à la bibliothèque Georges-Vanier, elle-même sauvée par les citoyens). Bref, c'est bien parti, mais précaire.

Avec un stade sur son flanc Est, ce quartier «qui lutte concrètement contre l'effet trou de beigne» perdra trop en qualité de vie pour ne pas être cassé dans son élan, affirme Marcel Sévigny. Alors que réserver au résidentiel le terrain visé, «situé à dix minutes de marche du square Dorchester et des nombreuses tours à bureaux permettrait à de nouveaux citoyens de restreindre l'utilisation de l'automobile au centre-ville d'assurer un apport permanent à l'activité sociale, culturelle et économique du cœur de Montréal.»

Le Quartier du musée chantera tout l'été

Au plus fort de la déprime, en 95, un sursaut de survie rassemblait les commerçants encore actifs sur Crescent et de La Montagne, au nord du boulevard de Maisonneuve. Constitués en association, ils donnèrent un nom, un logo, des couleurs (bleu et jaune), une identité au désormais dit Quartier du musée. Puis ils créèrent des comités, comme celui de l'embellissement, qui petit-déjeune chaque jeudi dans la galerie Dominion de Michel Moreault: «On s'accroche, on persévère, et ce qu'on en retire est extraordinaire!» De balades en groupe la nuit (pour voir où manque un lampadaire) jusqu'à l'achat de bacs à fleurs, les actions de Moreault et confrères redonnent pas à pas au quartier son allure aristocratique «et sa vie de village, c'est très important!» Ils consultent des experts, aussi, comme l'organisme CIRQ, qui indique à chaque proprio la meilleure façon de restaurer pour retrouver le cachet d'origine.

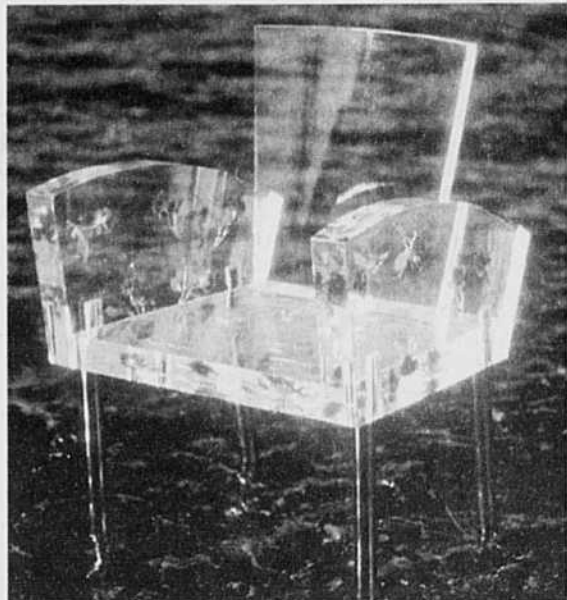
Résultat: le taux d'occupation est passé 70 à 86 %, 30 nouveaux commerces sont ouverts. Les noms essentiels de la mode québécoise se retrouvent tous dans le coin. Et les projets ne manquent pas, comme d'éclairer les façades, uniformiser l'affichage, faire de Mackay un campus fermé avec jardin de sculptures.

L'Association n'a que des bons mots pour la «collaboration fantastique» qu'elle obtient sans cesse, de la part des fonctionnaires municipaux. Le Programme Opération Commerce a injecté 19 M\$ en subventions pour aider 25 commerçants à refaire le design de leur boutique. Ça vaut la visite. Deux d'entre elles, celle de Marie Saint-Pierre et de Nadya Toto, sont finalistes au Concours Commerce Design. Comme le vote public est encore en marche, signalons plutôt Duo sur canapé, une boutique encore plus récente, au 2140, rue Crescent. L'aménagement japonisant signé Yves Marcoux, aussi bien que la marchandise — les premiers essais en vaisselle et linge de table du couturier Jean-Claude Poitras — tout cela est d'un goût parfait et d'un raffinement suprême. Sur une grande assiette blanche, la plus belle, Poitras proclame en grandes lettres noires: «Je suis une cigale dans un univers de fourmis.»

Voir Kuramata et flotter

Parmi les nouveaux arrivants du Quartier du musée se trouve, bien sûr, le fleuron de tous, le Musée des arts décoratifs. On y présente en ce moment et jusqu'au 7 septembre, une grande leçon d'élégance et de pureté. Un enchantement! C'est la toute première rétrospective jamais organisée dans le monde sur le plus influent et le plus connu des designers japonais, Shiro Kuramata (1934-1991). C'est par les boutiques d'Issey Miyake que l'Occident l'a découvert après 1980, copiant aussitôt sa manière archi-dépouillée de traiter les espaces commerciaux. Ces travaux-là n'ont pas laissé de traces, sinon des photos. Mais tout l'œuvre de Kuramata n'est-elle pas une tension vers l'impalpable et presque la disparition.

Depuis sa mort brutale, à 56 ans, ses pièces de mobilier s'élèvent, comme des petits nuages de poésie, loin au-dessus de la mêlée humaine et de ses vulgarités. Kuramata puisait ses idées dans le subconscient et même dans ses rêves, qu'il dessinait à son réveil sur un carnet laissé en permanence à côté de son oreiller. Ce sont des concentrations de vols de plumes, des jets de roses artificielles, piégées soudain, comme par accident, dans la cage d'un bloc translucide, par hasard en forme de chaise.



MITSUMASA FUJITSUKA

Miss Blanche, 1988, par Shiro Kuramata... La loge au stade de mes rêves, celle qui flotte très loin au-dessus de la mêlée (à voir au Musée des arts décoratifs)

Note

S'il est une chose dont il faut se féliciter, c'est de la présente reprise économique qui laisse présager une relance de la construction immobilière à Montréal. Si pendant les dernières années seules les institutions, comme les universités (UQAM, McGill, Concordia, Montréal, HEC), bâtissaient, l'avenir s'annonce autre. À coûts de millions, les projets se multiplient.

Le Devoir présente aujourd'hui, sous la signature de Sophie Gironnay, le deuxième article d'une série consacrée au développement brutaliste. La semaine dernière était analysé le projet du YMCA, angle Peel et de Maisonneuve: la rénovation du bâtiment Norris et l'érection de deux tours totalisant 25 étages chacune. Dans les semaines à venir, la page Formes étudiera d'abord l'im-

pact des projets annoncés pour l'agrandissement du Palais des congrès et l'établissement d'une cité du multi-média.

Il ne faut pas s'opposer au fait que la construction repart à Montréal. Il faut toutefois s'interroger sur la manière de concrétiser cette relance et prêcher la vigilance à un nom d'une qualité de vie et d'un souci architectural et urbanistique.

Dans tous les cas, il faudra comprendre que le propos est d'initier ici un débat sur le futur Montréal architectural et non de pointer les prometteurs des projets analysés ou de leur prêter des intentions.

Normand Thériault

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
Courriel électronique: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Les contributions de l'Institut de Design Montréal : trois nouveaux lauréats

Montréal, le 20 juin 1998 - Monsieur Bernard Lamarre, président du Conseil de l'Institut de Design Montréal, et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif, sont heureux de dévoiler le nom des nouveaux récipiendaires de contributions pour l'année 1997-1998 dans le cadre du Programme pour stimuler la recherche appliquée en design de l'IDM.

LES ALIMENTS BARI INC. et Laliberté Design Graphique inc. conçoivent l'emballage pour des sachets de pommes de terre pré-cuites et empaquetées sous vide. Ce produit nouveau en Amérique du

Nord pourra ainsi être offert dans les marchés d'alimentation. Le designer devra développer un emballage répondant à de nombreux critères techniques et esthétiques découlant de son parcours de l'usine de production aux points de vente. Coûts admissibles du projet : 100 155 \$. Contribution de l'IDM : 50 078 \$.

INFECTIO RECHERCHES INC. et son président, le Dr Michel Bergeron, ont développé un gel qui pourrait être efficace pour prévenir la transmission sexuelle du VIH, de l'herpès et autres pathogènes causant des MTS. Ce gel a la propriété unique d'être sous forme liquide à la température de la pièce et de se gélifier

au contact des muqueuses vaginale et cervicale, formant ainsi une barrière physique contre les agents infectieux. Or, pour être efficace, ce produit doit être administré à l'aide d'un applicateur permettant une distribution uniforme autant au niveau du vagin que du col. Le projet porte donc sur le développement de l'applicateur nécessaire. Coûts admissibles du projet : 264 444 \$. Contribution de l'IDM : 100 000 \$.

3416704 CANADA INC., société du promoteur Maurice Pinsonnault, développe avec l'aide de Michel Dallaire Design Industriel inc. un module intégré de distribution et de réchauffement de servi-

ettes humides pour usage corporel. Surtout destiné à l'hygiène des bébés et des personnes malades et âgées, ce produit peut néanmoins s'adresser à tout le monde. Le module devra conserver les serviettes à une température équivalente à celle du corps humain, tout en ne permettant pas la prolifération des bactéries. Coûts admissibles du projet : 195 000 \$. Contribution de l'IDM : 97 500 \$.

Pour toute information, n'hésitez pas à communiquer avec l'Institut de Design Montréal au (514) 866-2436.